

De SENONES
& ETIVAL CLAIREFONTAINE
(Vosges)
à BLECHHAMMER (Pologne)
via
SCHIRMECK - DACHAU
AUSCHWITZ - BIRKENAU
GLEIWITZ IV



• Birkenau

*La porte de garde S.S.
Appelée "porte de la mort"*

TEMOIGNAGES

De SENONES
ETIVAL – CLAIREFONTAINE
(Vosges)
à

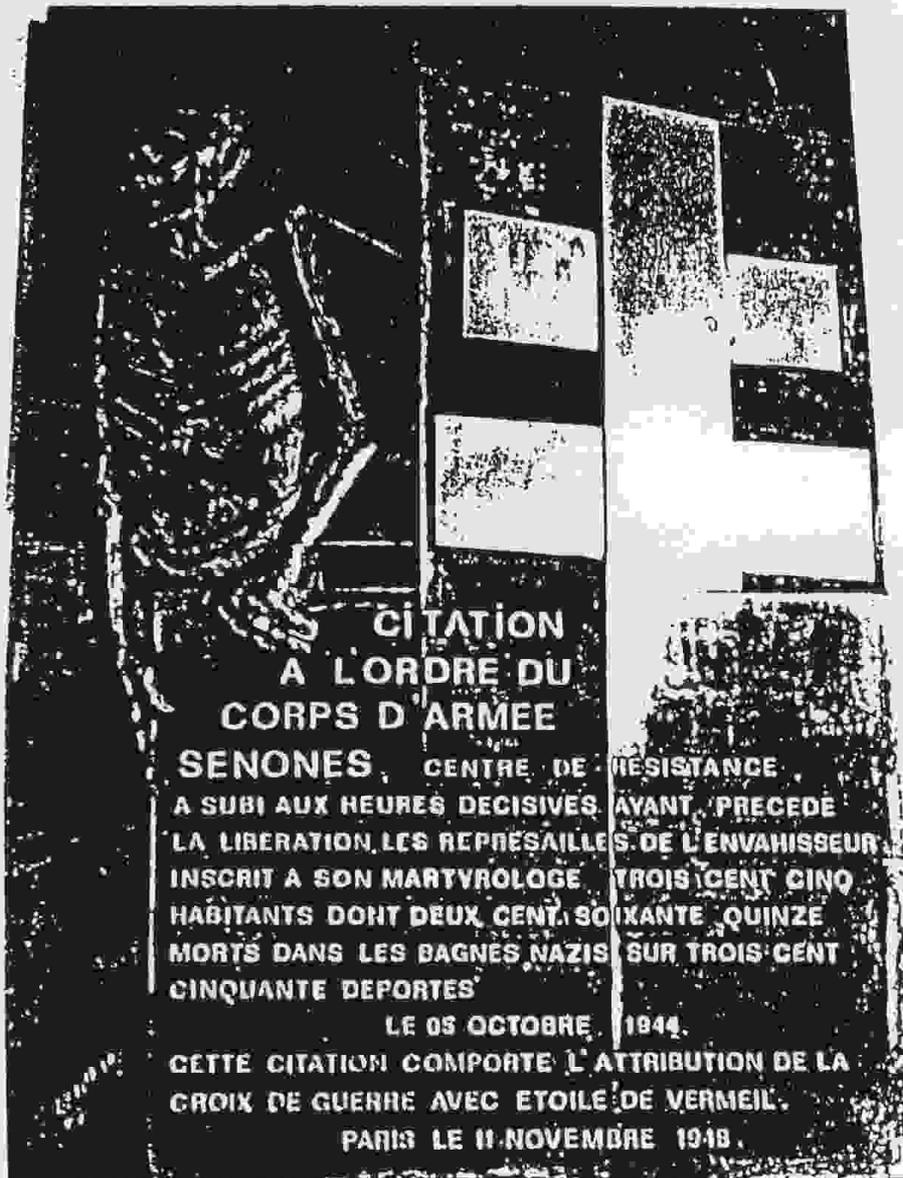
BLECHHAMMER
(Blachownia – Slaska)

Via

SCHIRMECK – DACHAU

AUSCHWITZ – BIRKENAU
(Oswiecim)

GLEIWITZ IV
(Gliwice)

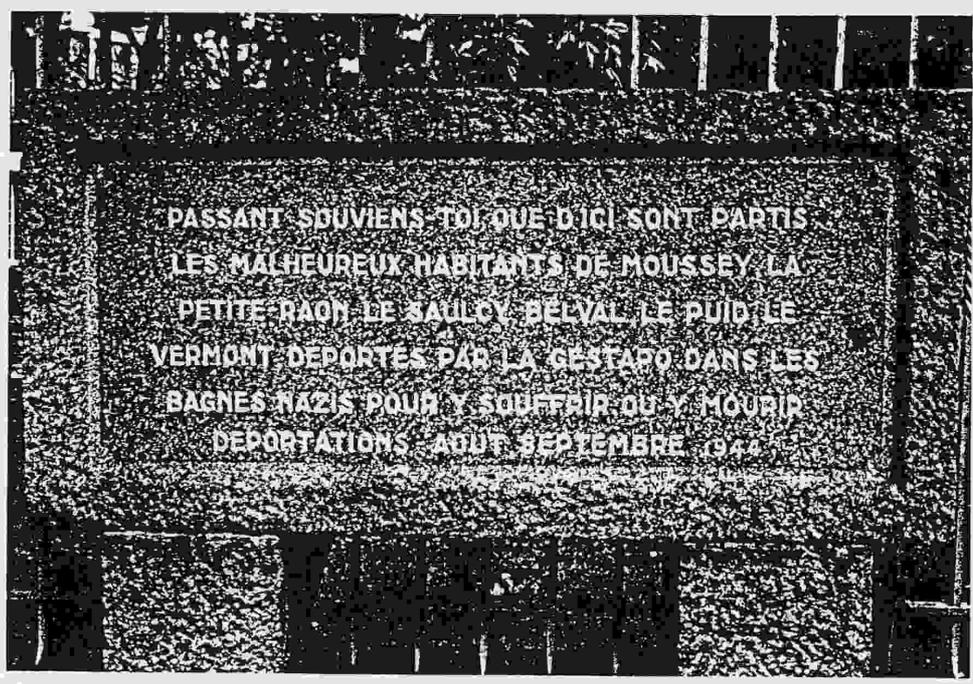


Bronze du Salon d'Honneur
De l'Hotel de Ville de **Senones**
De Maurice CHAUX

Honneur à Monsieur le Général de Gaulle
Président de la République Française
Premier Résistant de France.

reçu officiellement ce jour trente juin 1961 à 15 heures
pour honorer la mémoire des Sept cent cinq déportés
du Canton de Leuven, morts dans les bagnes nazis,
et apporter aux leurs et leurs familles,
l'hommage du Gouvernement.

O. de Pauly



ICI EN 1944
COMMENÇA LE GALVAIRE
DES PATRIOTES STIVALIENS
VICTIMÉS DE LA GESTAPO
HOMMAGE AUX 30 MORTS
ET DISPARUS DU MAQUIS

Plaque apposée
sur l'école du Viviers
Etival Clairefontaine

Préface

Connaissant l'odyssée de Roger Leboube depuis une dizaine d'années, il m'arrivait quelquefois au cours de nos rencontres, de lui rappeler qu'il était dommage de laisser son témoignage tomber dans l'oubli. Le moment opportun s'étant présenté, nous en avons parlé ensemble, et c'est spontanément que je lui ai offert de mettre à son service les multiples possibilités apportées par l'informatique.

Au-delà du simple soutien logistique, participer, même très modestement, à l'évocation d'un sujet si marquant de notre Histoire, à travers un éclairage local et personnalisé, m'a séduit rapidement.

En aidant Roger et ses camarades à retracer ces sombres événements, j'ai pu toucher du doigt le poignant d'une survie quotidienne à partir de témoignages sans fioritures. J'ai estimé le souci omniprésent d'authenticité, jusqu'au moindre détail. J'ai apprécié la fidélité envers les compagnons.

A chaque étape du livret, Roger a eu à cœur de soumettre les textes à ceux qui ont eu la chance de revenir. J'en ai rencontré plusieurs et leur mémoire est d'une poignante richesse.

Ces témoignages m'ont encore plus touché, s'il est toutefois possible d'établir des degrés dans le récit d'une horreur, parce qu'ils sont empreints d'une grande humilité, d'une douloureuse et terrible simplicité.

Roger et ses amis ne se présentent pas en héros, ils ne brandissent pas leur bras tatoué comme un étendard ; ils racontent. Et leurs mots parlent, replacent dans nos mémoires la douloureuse histoire de gens qui nous sont proches, que nous connaissons ou que nos parents ont connus.

Ce récit est comme le morceau de puzzle qui vous manque pour que le tableau prenne sa véritable dimension ; il ne laisse pas indemne.

Je remercie donc Roger et ses camarades de m'avoir permis de contribuer à l'élaboration de ce récit.

A. PHILIPPE

Avant -propos

Depuis longtemps de nombreux amis particulièrement Alban Philippe ne manquaient pas à l'occasion de certains événements de nous rappeler qu'il était regrettable de laisser disparaître nos témoignages sur notre séjour dans les camps d'extermination nazis.

Notre acceptation intervint lorsque coup sur coup, trois camarades déportés et résistants nous quittèrent.

-Eugène Zabé,
le fidèle et dévoué porte-drapeau de l'association des déportés.

-Jean Diter,
notre filleul dans l'ordre de la Légion d'Honneur. Médaillé militaire, croix de guerre.

-André Mangel,
titulaire des mêmes distinctions, l'ami depuis la débâcle en 1940, que nous n'avons jamais acceptée.

Pour nous, rescapés de Gleiwitz Blechhammer, il était temps de relater notre internement simplement, ensemble sans prétention à l'état brut .

DES FAITS PARMI TANT D'AUTRES
QUE NOUS AVONS
PERSONNELLEMENT
VECUS ET SUBIS
EN CAMP D'EXTERMINATION

En corroboration de ces récits s'ajoutent ceux d'autres déportés qui connurent le même calvaire.

Spontanément Alban Philippe nous a apporté son précieux et généreux concours, tant pour la mise en page que pour les photos et l'illustration des textes.

Pour le remercier, ainsi que tous ceux qui de loin ou de près nous ont encouragés nous reprendrons simplement le passage d'une lettre d'un d'entre nous

*J'ai lu, relu, pleuré
en pensant à notre misère,
mais après j'étais très content
que quelqu'un pense encore à notre calvaire.*

Alban,

Vous êtes un chic type. Mille fois merci.

Rescapés de Gleiwitz – libérés à Blechhammer

<u>Noms et N° Dachau</u>	<u>Tatouage</u>	<u>Signature</u>
HYDULPHE Georges Senones 117 536	200 831 02.06.98 <i>Hydulphes</i>	
JANSEN Pierre Nice 117 540	200 834 18 mai 1998 <i>Jansen</i>	
LEFEBVRE André Saint Dié 120 806	200651 26.11.98 <i>Lefebvre</i>	
LEBOUBE Gaston Senones 117 551	200844 <i>Leboube</i>	
LEBOUBE Roger Senones 117 552	200845 4 juin 1998 <i>Leboube</i>	
MOREL Robert Senones 117 582	200869 15-Fevrier 1998 <i>Morel-Robert</i>	
PICHON Roger Toulouse 117 598	200 879 16.9.1998 <i>Pichon Roger</i>	
SAINT DIZIER Etienne Moyenmoutier 116 706	200891 le 03 mai 98 <i>Saint-Dizier</i>	

La déportation.

Déportés en septembre et octobre 1944, nous avons passé environ 15 jours au camp de SCHIRMECK avant d'être transférés le 18 octobre à DACHAU où nous sommes arrivés le 21 octobre 1944, après avoir subi dans la nuit du 19 au 20 octobre 1944, deux bombardements en gare de STUTTGART, le premier de 21 h 30 à 22 Heures, le second de 1 h 30 à 2 h 30.

Les S.S. nous ont enfermés dans les wagons pour aller se cacher dans les abris. Notre train était rangé au milieu de deux autres, l'un chargé de véhicules de l'*Africakorps*, l'autre de munitions.

Les avions lancèrent des fusées éclairantes qui illuminaient comme en plein jour. Nous entendions le sifflement des bombes qui tombaient en chapelets et dont les explosions créaient un véritable ouragan de fer et de feu, soulevant les wagons sur les rails, alors que des parpaings roulaient sur notre toit.

Les canons de D.C.A. tiraient de partout, tandis que les balles traçantes sillonnaient le ciel.

Nous n'en menions pas large mais tout le monde était calme. L'aumônier de l'hôpital de Senones croyant notre dernière heure venue, nous donna l'absolution.

Un jeune, Lucien Nartz de la Petite Raon, debout au milieu du wagon, conservait un sacré moral, criant : " Vous en faites pas les gars, on les aura ! ".

L'orage terminé, les S.S. furent tout surpris de nous trouver sains et saufs et aussi calmes ; ils nous emmenèrent à DACHAU.

Nous ne nous étendrons pas sur notre séjour dans ce camp que nous avons mal connu pour y avoir seulement purgé notre quarantaine, dans différents blocks et passé environ un bon mois avec beaucoup de Vosgiens.

Sur les routes de l'Holocauste.

Le 24 novembre 1944, nous nous trouvions depuis quelques jours au block 29 lorsque son responsable, un détenu luxembourgeois, nous avisa en catastrophe de l'imminence d'un transport vers un camp d'où, paraît-il, personne ne revenait. Il appartenait à chacun d'entre nous de tout faire, au besoin prendre des risques, pour ne pas partir.

Nous ne connaissions rien du système concentrationnaire et encore moins de la solution finale, pratiquée dans les camps situés en Pologne - ce que nous apprendrons plus tard- et les recommandations qui venaient de nous être faites, furent prises à la légère et n'émurent personne.

Tous les déportés présents croyant avoir connu le summum de la cruauté nazie à DACHAU, pensaient qu'ils ne pouvaient trouver pire ailleurs. Quand un peu plus tard les S.S. *Kapos* et autres *Stubendienst* vinrent nous encadrer pour nous emmener sur la grande place du camp, tous s'y rendirent sans appréhension, espérant trouver ailleurs des conditions plus clémentes.

La sélection

Provenant de divers blocks environ 2 000 déportés se retrouvèrent pour une visite expéditive. Les S.S. selon leur fantaisie lassaient les détenus tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant qu'ils étaient retenus pour le transport ou non. Certains prisonniers, pris d'un besoin urgent, s'étaient laissés aller sur place ; ils durent ramasser leurs excréments avec leurs mains et les mettre dans leur casserole, sous les coups de matraque des *kapos*.

Afin de rester entre proches, amis, connaissances ou pays, quelques-uns prenaient des risques et se faufilaient dans l'une ou l'autre colonne sans se rendre compte s'ils faisaient ou non partie du groupe en instance de départ pour d'autres cieux.

Aucun n'avait retenu les recommandations du responsable du block 29.

Pour tous, les camps d'extermination, c'était de l'abstrait.

Les deux groupes rapidement formés, alignés, recomptés, les S.S. et les *Kapos* remirent vite de l'ordre pour retrouver les

comptes exacts, en employant des arguments frappants.

Les sélectionnés pour le transport, à peu près la moitié dont une majorité de Vosgiens, notamment de Senones, Moussey, La Petite Raon, Le Saulcy, Le Puid, Le Vermont, Vieux Moulin, Moyennoutier, St Remy, La Salle, Etival, Provenchères, Saint-Dié, Champ Le Duc, Corcieux (triangle rouge) furent séance tenante, dirigés vers l'*Effektenkammer* (dépôt). Ils reçurent une soupe avant de rendre leur gamelle (mini- cuvette émaillée à deux anses) et on leur distribua un imperméable clair de récupération, un énorme K L (*Koncentration Lager*) peint en rouge dans le dos. Ce vêtement cachait les guenilles dont on les avait affublés en arrivant au camp. Enfin pour assurer la subsistance pendant le trajet dont la durée était toujours aléatoire, chacun reçut la moitié d'un pain et un morceau de margarine.

Le départ vers l'inconnu s'effectua à pied pour la gare la plus proche, probablement Munich. Puis aussitôt ce fut l'embarquement dans des wagons à bestiaux, dont l'espace central entre les deux portes était réservé aux quatre gardiens S.S., ce qui nous laissait peu de place pour nous entasser de chaque côté. Quelques wagons disséminés dans le convoi

étaient munis d'un poste de vigie depuis lequel un S.S. exerçait une surveillance. Le wagon de voyageurs situé en queue de train était réservé à nos geôliers, nous n'en connaissons pas l'utilisation : était-ce un lieu de repos pour les S.S., était-ce leur coin repas ...? Sans montre ni autres repères, le voyage sembla durer trois jours, pendant lesquels nous avons atrocement souffert de la soif.

Un peu avant l'arrivée à destination, le train s'arrêta en pleine campagne. Immédiatement les S.S. quittèrent les wagons après avoir pris bien soin de nous enfermer, pour aller ensuite prendre position de chaque côté, à une cinquantaine de mètres dans la campagne, fusils et fusils mitrailleurs braqués sur le convoi, comme le remarquèrent nos camarades placés près des hublots fermés de barbelés. Brusquement des avions, probablement alliés, arrivèrent au-dessus du train, puis après l'avoir survolé à deux ou trois reprises, repartirent sans intervenir ayant certainement décelé qu'il s'agissait d'un transport de déportés. Après l'alerte, les S.S. revinrent, le train reprit sa marche et rapidement le convoi arriva à l'intérieur d'un camp immense dans lequel la voie ferrée était dédoublée.

Raymond Loure seul (au comité d'accueil) pour l'arrivée des Vosgiens à AUSCHWITZ BIRKENAU

Après être descendus des wagons, nous avons pris une allée du camp qui semblait morcelée par des séparations en barbelés derrière lesquelles se trouvaient des déportés qui essayaient de trouver des connaissances. Soudain, l'un d'eux nous reconnut: Raymond Loure, un Senonais vêtu d'un rayé propre et correct. Après la guerre, dans une lettre qu'il nous adressa, nous avons relevé ces quelques lignes :

" Que pouvais-je répondre à toutes les questions pressantes de mes amis senonais ? La peur me bouffait les tripes car vous preniez le chemin des chambres à gaz et des crématoires de BIRKENAU. J'ai appris peu de temps après que vous étiez passés à côté.

Tous ces souvenirs sont gravés en moi et m'obsèdent chaque jour. "

Raymond Loure, coiffeur de métier, était arrivé à AUSCHWITZ depuis quelque temps

avec un mini-commando spécial pour être affecté à la toilette des S.S. blessés, en instance d'opération et qui refusaient d'être rasés par des juifs. La tenue propre de notre camarade se justifiait par son affectation de travail. Malheureusement pour lui, lors de l'évacuation du camp d'AUSCHWITZ, il passera des moments difficiles dans un train de la mort. Il s'en sortira mais connaîtra encore les camps de GROSS ROSEN – NORDHAUSEN – DORA et sera délivré à BERGEN BELSEN.

Le convoi arrivé à AUSCHWITZ BIRKENAU le 26 novembre 1944, échappa de justesse aux chambres à gaz. En effet dans le livre de langue française, édité en Pologne :

« *AUSCHWITZ vu par les S.S* »

le *Standartenführer* Kurt Becker précise qu' Himler prit le 25.11.44 la décision d'arrêter immédiatement l'extermination systématique. Le journal le **Patriote Résistant** de novembre 1989 N°601 page 8 donne la même information.

Les détenus de ce transport, sans le savoir, venaient de l'échapper belle car à 24 heures près, leur sort aurait complètement basculé.

Ces nouvelles dispositions causèrent probablement des problèmes à nos geôliers qui nous parquèrent momentanément dans une immense baraque, sans plancher, à même le sol. Comme il était possible par quelques trous de se glisser sous la cloison, beaucoup d'entre nous purent aller laper un peu d'eau dans une mare infecte contiguë.

Après une attente d'une durée indéfinissable, notre transfert s'effectua dans la nuit, vers un bâtiment aux dimensions impressionnantes, avec une partie réservée aux douches. Là, sous les vociférations et les coups des *Kapos*, on procéda au déshabillage, puis au tatouage sur l'avant-bras gauche, de numéros allant de 200 à 201 000. Un jeune garçon de 16 ans, assez fragile, de Vieux-Moulin, ayant eu un mouvement de recul devant la plume du tatoueur, se fit casser une latte sur le dos sous les yeux de son malheureux père. Ni l'un ni l'autre ne sont rentrés de cet enfer.

A partir de cet instant nous avons perdu définitivement notre identité. Il était même difficile à la majorité d'entre nous de reconnaître son propre numéro, dans une langue étrangère. Par exemple le 200.869 Robert Morel, n'ayant pas répondu à l'appel du numéro *zwei hundert tausend acht hundert neun und sechzig*, se vit gratifié de deux coups de crosse.

Enfin expédié à la douche, chacun en profita pour se désaltérer à satiété d'une eau à saveur désagréable mais cependant la bienvenue. Puis on passa à la tonte et ensuite à la désinfection au Crésyl.

Avant de pouvoir se rhabiller, il fallut attendre le retour des paquets de vêtements envoyés à l'étuve.

Les S.S. et *Kapos* ne nous laissaient aucun répit et déjà ils commençaient à former des groupes de 500 par-ci, 200 par-là, 100 par ailleurs etc...., pour aller vers différentes destinations qui s'avérèrent plus tard être MONOWITZ, JAWORZNO, BLECKHAMMER, GLEIWITZ I, II, III ou IV.

Avant de quitter AUSCHWITZ BIRKENAU, nous eûmes droit à une distribution de soupe visqueuse, dégoûtante mais malgré tout très appréciée.

Ce repas englouti, nous attendions dehors en pataugeant dans la boue, la glaise, où restaient collées les claquettes de ceux qui n'avaient que cela comme chaussures.

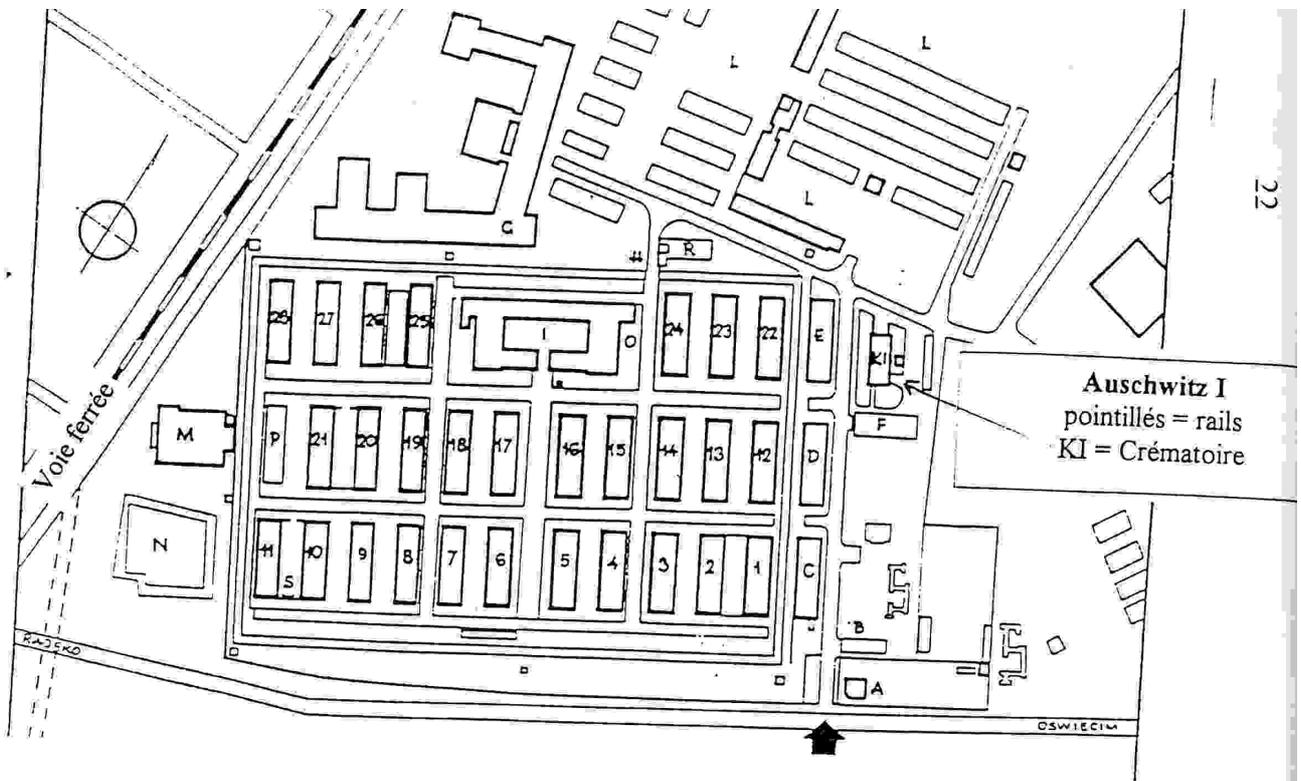
Chaque groupe suivit son odyssée et plusieurs d'entre eux se retrouvèrent par la suite. De notre côté et comme c'était le cas pour de nombreux Vosgiens, notre groupe était en partance pour GLEIWITZ IV.

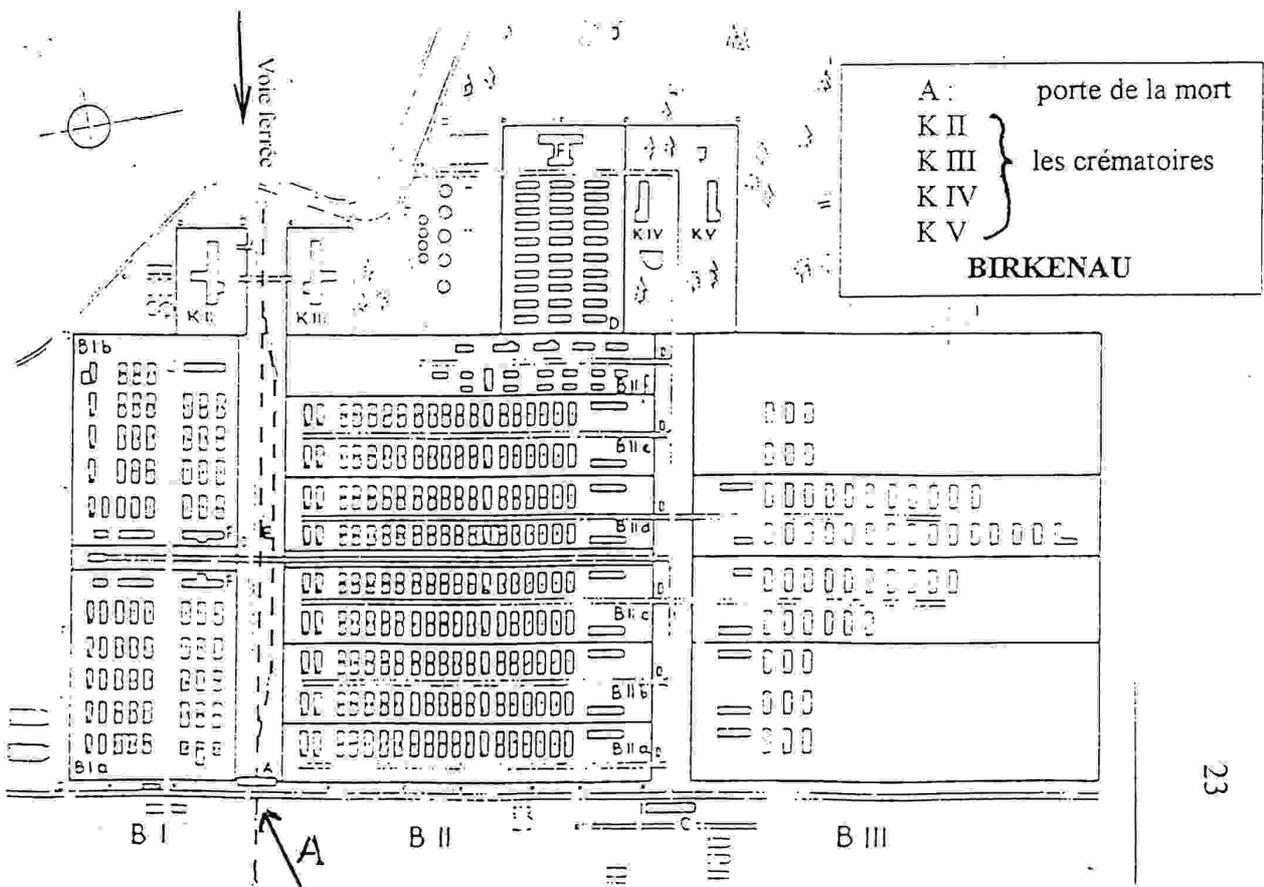
Embarqué à BIRKENAU dans des wagons à l'intérieur du camp, notre petit convoi arriva en gare de GLEIWITZ où il fut débarqué tout près, probablement à GLEIWITZ I où, -oh une surprise ! -une boisson chaude mais de médiocre qualité nous attendait.

C'était trop beau, puisque seulement six ou sept boîtes de conserve étaient disponibles pour boire, il fallait se les repasser et les chandelles* dégoulinantes allaient de temps en temps allonger le breuvage sans qu'aucune répugnance n'atteigne ceux qui attendaient impatiemment leur tour.

Après quoi, des camions découverts dans lesquels nous étions debout, nous prenaient en charge sous la surveillance de nouveaux S.S. pour notre nouvelle destination.

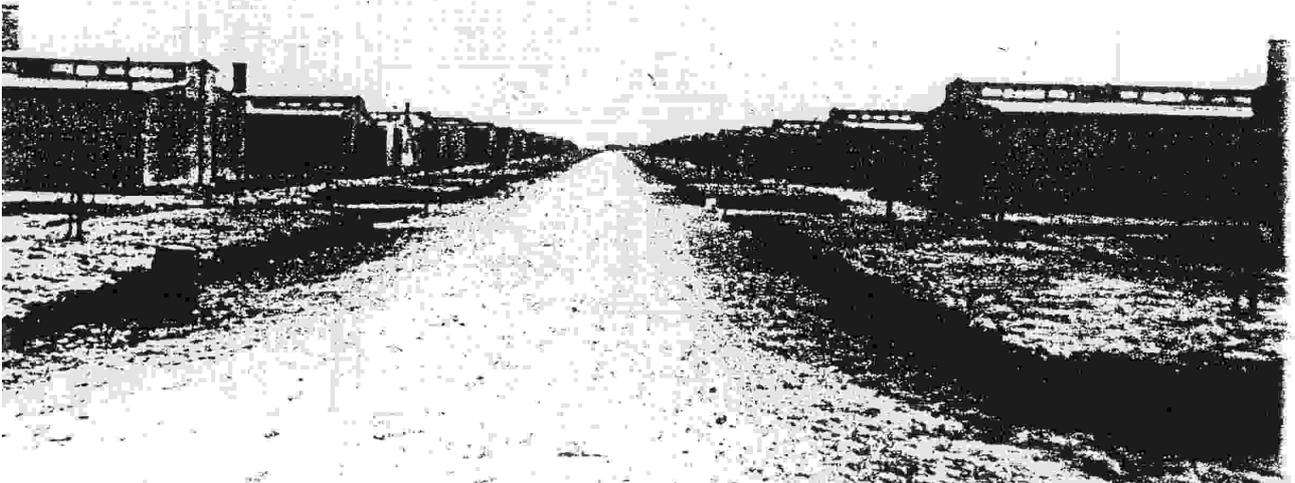
Chandelles: *Expression locale pour désigner "le nez qui coule"*

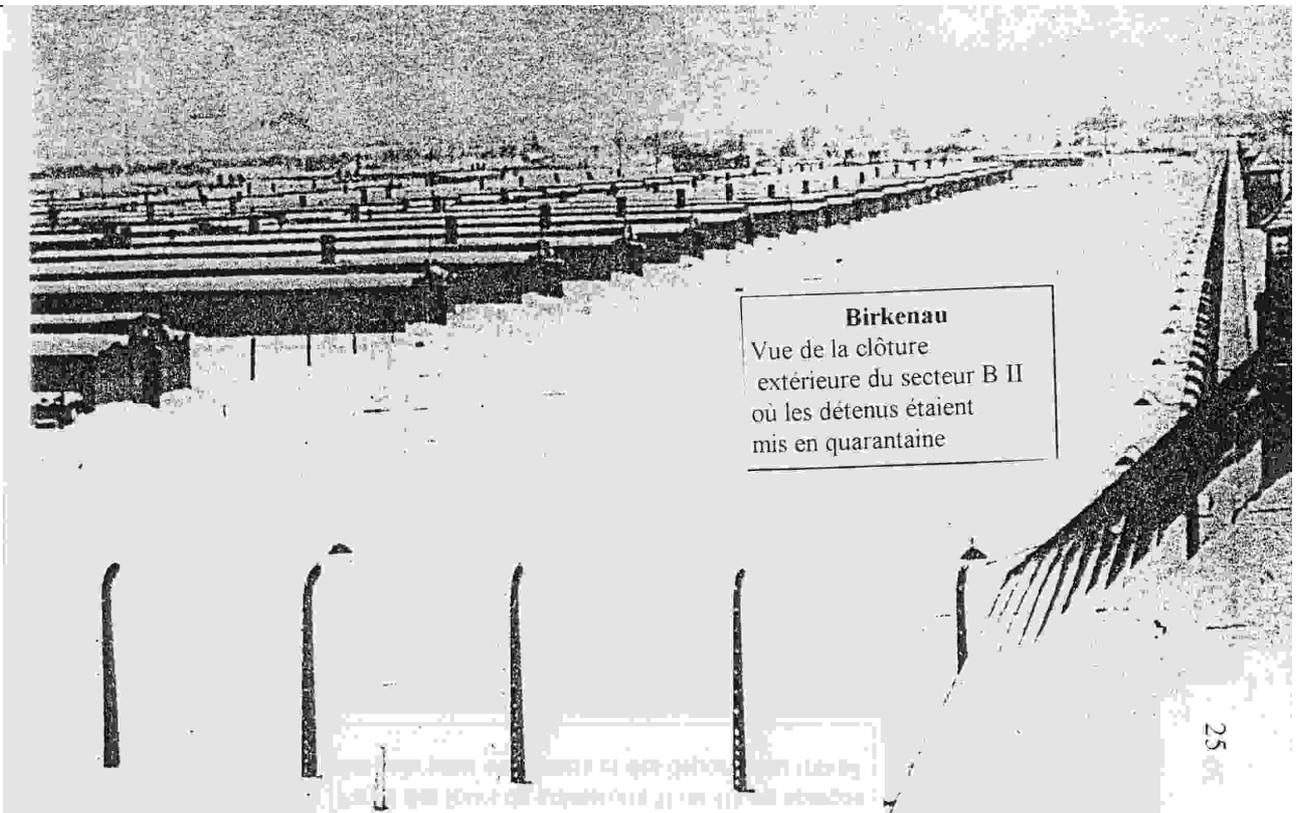




Birkenau,
l'une des rues du camp

24

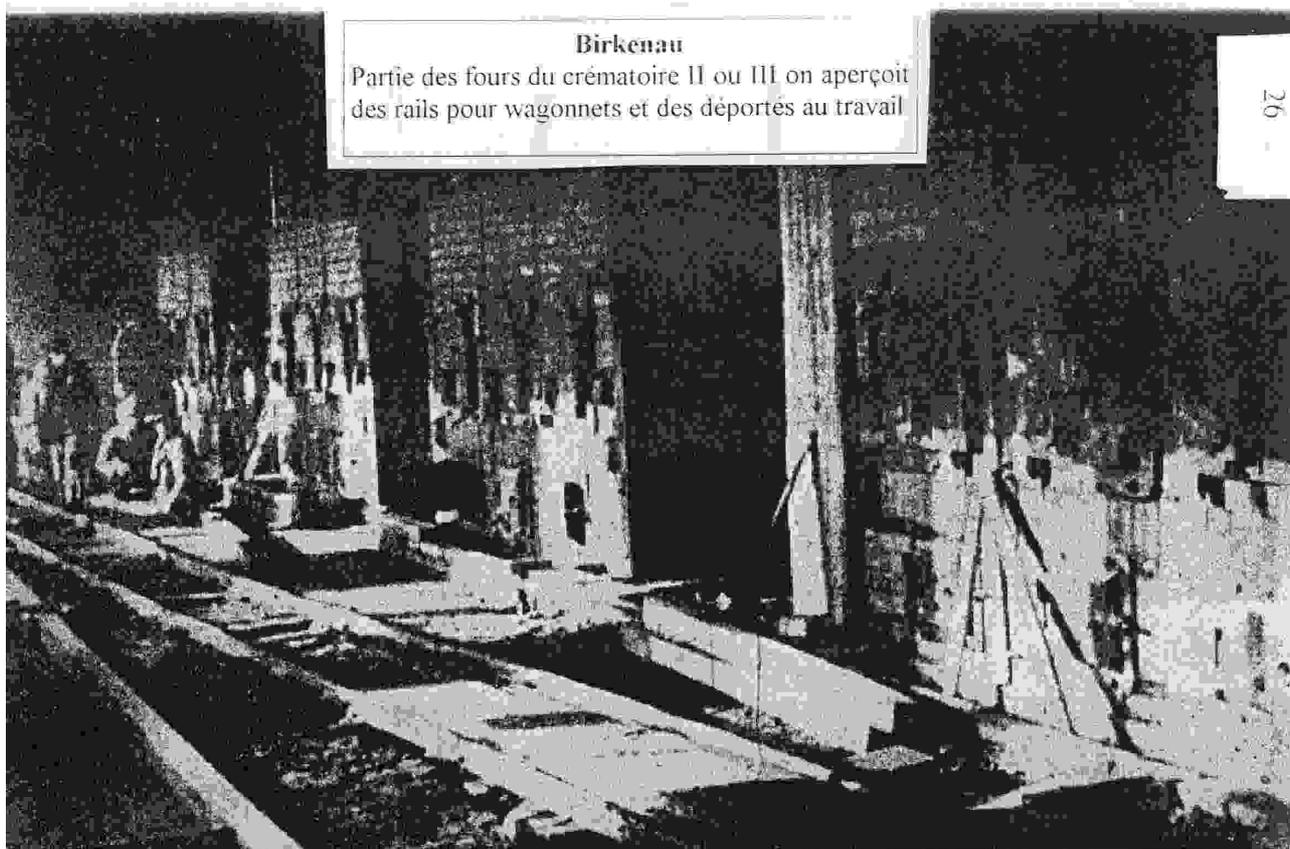




Birkenau
Vue de la clôture
extérieure du secteur B II
où les détenus étaient
mis en quarantaine

Birkenau

Partie des fours du crématoire II ou III on aperçoit
des rails pour wagonnets et des déportés au travail.





GLEIWITZ IV

En rase campagne

Avant de pénétrer dans notre nouvelle "résidence", il nous fut imposé un nouveau contrôle des poux et autres parasites que nous étions susceptibles de porter, malgré notre désinfection effectuée la veille à BIRKENAU.

Probablement pour nous humilier davantage, on nous imposa le déshabillage et la mise de nos hardes dans un appareil mobile de désinfection. C'est grelottant dehors dans le froid que l'on attendit le retour de nos guenilles avant d'obtenir enfin l'autorisation de pénétrer dans une baraque. On nous concentra dans la chambre 4 du block N° 2 à la tête duquel se trouvait un *Blockälster* (déporté allemand de droit commun).

Un mini -camp

En forme de carré il était entouré de barbelés électrifiés sur environ 2 m 50 de haut avec miradors et projecteurs.

A l'est : se trouvait la baraque servant aux cuisines, réserves etc.... et deux petites annexes.

Au nord : une très grande baraque de quatre grandes chambres pour loger environ 250 personnes, et plusieurs autres (trois ou quatre) plus petites, réservées au *Blockältester* du block 1 et à des privilégiés comme les *kapos*. Au fond du block, un semblant d'infirmierie installé dans une pièce.

Au sud : la même baraque block n° 2 dans laquelle la chambre 4 nous avait été affectée. L'une des petites pièces située près de l'entrée, était réservée pour le *Lagerhältester* (déporté responsable de l'intérieur du camp) et une autre au *Blockätelster* (déporté allemand chef du block 2).

A l'ouest : à l'extérieur du camp, une quatrième baraque destinée aux bureaux et logements des S.S., cette construction fermant la vue sur l'intérieur du camp.

Annexes situées en bout des block 1 et 2

Les sanitaires

***le lavabo :**

Une simple cabane de chantier aux planches disjointes en faisait office avec sur le côté un robinet d'où sortait un mince filet d'eau qui malheureusement se trouva gelé une dizaine de jours après notre arrivée, pour le rester jusqu'à notre évacuation deux mois plus tard.

***les latrines :**

A côté de ce point d'eau se trouvait une grande et profonde feuillée pas très large, entourée de planches aménagées sommairement en bancs, servant de garde-fou et de sièges en même temps. Pour éviter de tomber à la renverse, au centre il y avait, en surélévation, un parapet, pour servir le cas échéant de dossier.

Comme l'utilisation se faisait dos à dos et que la "déclichette*" était chose courante au camp, les usagers étaient nombreux, notamment le matin avant l'appel. Il fallait se méfier des projections qui de temps à autre éclaboussaient les vis-à-vis.

*la 2 ème annexe : la fosse en béton

Soustraite à la vue de tous, elle servait d'entrepôt aux corps de nos camarades morts ou liquidés, qui y étaient empilés nus, tête-bêche.

Périodiquement, cette fosse était vidée et les corps transférés par camion vers une destination inconnue, probablement un crématoire.

Les camarades astreints à cette corvée, entre autres Marcel Didier et André Lefebvre marqués à vie par l'horreur, nous en firent des récits tellement hallucinants que l'on ne peut pas les évoquer ici.

Déclichette: Colique dans la région Est du département des Vosges – français régional-

Première journée :

Dès le lendemain de notre arrivée, à l'aube, vers 5 heures, la première sonnerie retentissait pour annoncer le lever.

Deux déportés filaient aux cuisines chercher les brocs chauds de "tisane café ersatz". La première distribution ne put être accordée à tout notre groupe, disposant seulement de cinq ou six boîtes de conserve qu'il fallait se repasser dans un temps trop limité. Sous les vociférations des *kapos*, on procédait à la remise en état des lieux et des lits. A la deuxième sonnerie, alors qu'il faisait encore nuit, on se rendait dans la cour où il fallait se mettre en rangs pour l'appel sous la surveillance du *Lagerhältester* et des *Blockältester*.

A l'arrivée du S.S. le comptage général s'effectuait avec les rituels :

« *Mützen ab – Mützen auf* » (casquettes en bas – casquettes en haut) accompagnés de multiples distributions de coups de matraques et *Gummi*. Puis c'était la formation de petits *kommandos* d'environ 20 à 40 détenus devant se rendre sur différents chantiers : chaque groupe se trouvait sous la surveillance minimum d'un S.S. et d'un *kapo*.

A la sortie du camp, sous les bureaux du *Lagerführer*, deux S.S. assuraient le comptage de chaque groupe en s'amusant à faire des observations sur notre malpropreté. Il était impossible de remédier à l'état de nos tenues et au manque de boutons aux vêtements, puisque nous ne disposions de rien, à part une aiguille que l'un d'entre nous avait trouvée dans son lot de guenilles qui servait à renforcer nos moufles. Heureusement ces séances ne duraient pas longtemps, parce qu'il fallait laisser sortir la douzaine de groupes partant au boulot. Cela n'empêchait pas les S.S., pour se faire valoir, de distribuer quelques coups de matraque.

Le premier groupe, un *kommando* d'une vingtaine d'hommes, partit sur son lieu de travail situé à l'intérieur du camp de prisonniers soviétiques.

La surveillance était exercée par un S.S. et un *kapo* déporté hongrois, à la carrure imposante, confortablement vêtu d'un manteau de ville, sur lequel étaient fixées les références du détenu (numéro, triangle ou étoile jaune).

Dans le dos un petit carré de tissu était découpé et remplacé par un morceau d'étoffe rayée, rappelant au détenu qu'il appartenait au monde concentrationnaire.

Le chantier au quotidien

Bien que nous travaillions à l'intérieur du camp russe, le S.S. ne nous quittait pas pour autant, nous haranguant et nous traitant sans cesse de *Schwein Fransözen*.

Vers 9 heures 30 il y avait le *Frühstück* (petit-déjeuner). Il se limitait à une pause dans un abri de chantier où l'on regardait le S.S. et le *kapo* manger un morceau de pain accompagné de margarine et quelquefois d'un bout de saucisse. Ayant dévoré tout notre pain la veille, nous nous contentions de rester au fond de la baraque pour jouir d'un peu de chaleur dégagée par le feu que seuls S.S. et *kapo* avaient le droit d'approcher.

Après la pause, le travail reprenait jusqu'à midi.

Nous creusions des tranchées d'environ 2 mètres de profondeur. Le pelletage se faisait en trois phases : au fond de la tranchée le piocheur et le pelleteur, abrités du vent, pataugeaient dans la boue. A mi-hauteur le déporté travaillait dans une position moins inconfortable. En revanche, vers la mi-décembre, par un vent glacial, le déporté qui

assurait le dernier service relais avait une position plus désagréable avec la boue qui gelait au fur et à mesure et collait à la pelle.

Il arrivait que le dernier pelleteur, très exposé au blizzard, saisi par le froid, tombe inanimé au fond de la tranchée. Il ne se relevait jamais. Le soir il fallait le ramener au camp en le portant à quatre, et souvent en le traînant sur la neige.

A midi nous avions droit à une louche de soupe versée dans nos boîtes de conserve non lavées, mais dont les bords coupants venaient tout juste d'être martelés.

Après notre maigre collation et une mini pause, il fallait reprendre le travail.

Le soir vers 17 heures, la journée terminée, le *kommando* rentrait dans notre misérable cantonnement.

Nous étions les plus proches du camp donc les premiers de retour, les autres arrivaient souvent bien plus tard.

Une aubaine : un vieux pot de chambre comme gamelle.

Afin de pouvoir participer à la distribution de la soupe de midi dans "de bonnes conditions", il y avait urgence de récupérer des vieilles boîtes de conserve qui nous serviraient d'écuelles.

Aussi dès le premier jour en nous rendant sur nos lieux de travail, nous eûmes la chance de trouver sur des tas d'ordures de vieilles boîtes plus ou moins rouillées que nous récupérâmes sans que le S.S. fasse d'obstruction. Ces objets indispensables devenus nos biens les plus précieux, firent partie de nos accoutrements, attachés immédiatement et en permanence, au fil de fer entourant notre taille.

De son côté, le Senonais Camille Marchal, artisan peintre, avait ramassé un vieux pot de chambre à rebord dont l'émail blanc écaillé laissait surtout paraître des plaques noires. Cet ustensile n'était pas très bien accepté par les camarades qui subissaient une humiliation supplémentaire en voyant un des

leurs se déplacer avec ce récipient accroché à la ceinture.

Cependant, très vite, cette gamelle improvisée fit de nous tous des envieux, parce que la louche de soupe journalière y tombait intégralement sans rien laisser passer à côté.

Un bel avantage ! ...

Quelques-uns martelèrent le fond de leur boîte à l'aide de leur manche de pioche pour l'approfondir et gagner de la contenance. Lors de la distribution de soupe suivante, la boîte n'étant pas tout à fait pleine, observation était faite aux deux déportés (privilégiés) qui assuraient le service.

Connaissant la musique, ils passaient la main sous le fond de la boîte et si elle était gondolée, la sanction intervenait immédiatement : un coup de louche sur la tête et suppression de la ration, ce qui fit cesser cette astuce immédiatement.

Nos triangles rouges F * ne nous apportaient aucune marque de sympathie de la part des détenus portant d'autres signes distinctifs.

Les gardiens S.S.

Le *Lagerführer* (*oberfeldwebel* commandant le camp) S.S. de haute stature, la figure violacée, ne parlant jamais mais gueulant constamment, semblait malgré tout ne pas être le plus sadique ; en effet un jeune déporté de Frémifontaine, Jean Miette, chargé de l'entretien de sa voiture, l'endommagea par une fausse manœuvre. Comme sanction, il fut simplement réintégré dans un commando de terrassiers après bien sûr s'être fait réprimander et sérieusement bousculer.

Les autres S.S., très hétéroclites, en majorité des Allemands, mais aussi d'autres nationalités dont un Luxembourgeois, exerçaient leurs talents plus ou moins barbares suivant des critères qui nous échappaient.

Mais tout laisse supposer qu'ils préféreraient nous matraquer pour conserver leur place plutôt que d'aller sur le front russe. L'un d'eux *Waffen S.S.* à Toulon et ne pouvant regagner son régiment d'élite se retrouva en janvier 1945 en poste à GLEIWITZ. Il répugnait à tenir son rôle de geôlier et regrettait la France.

Lors de l'évacuation du camp, il nous conseilla, pendant les pauses, de ne pas nous coucher sur la neige gelée, car nous serions dans l'impossibilité de reprendre la route. Il était le seul à avoir eu un semblant de compassion pour les triangles rouges.

Le tueur

Parmi tous ces gardiens, il y avait surtout le *Rottenführer* avec pour galon un seul V sur la manche. C'était un homme très grand au regard d'aigle ; il portait toujours une tenue impeccable très claire. Il était tout puissant et semblait même avoir un ascendant sur ses collègues, y compris sur le commandant du camp.

Nous l'avions très vite surnommé le " tueur " et il ne manquait pas de prouver qu'il méritait son surnom.

Peu après notre arrivée, il en avait fait une cynique démonstration.

A la suite du vol d'une tranche de pain au déporté allemand responsable du block 2, il condamna tous les *häftlings* à une heure d'exercice tous les soirs après le travail dans la cour du camp, jusqu'à ce que le coupable soit identifié. Nous dûmes courir, faire des flexions, marcher à croupetons, nous rouler dans la boue sous les coups de cravache et de *Gummi*.

Le lendemain, au soulagement de tous, le malheureux voleur se dénonça et notre " tueur " ne se gêna pas pour nous démontrer tout son talent et sa sauvagerie. Sous les yeux des déportés du *kommando* 12 travaillant à proximité, il obligea le coupable à sortir de l'enceinte du camp à coups de bottes, puis, alors qu'il se trouvait dehors, il lui tira une balle de revolver dans le dos, puis une seconde. Ensuite il partit calmement chercher son fusil pour l'achever. Sa victime, couchée sur le dos, semblait l'implorer d'en finir en lui montrant son cœur d'un mouvement faible de la main. Cinq déportés qui se trouvaient à proximité et éprouvaient des difficultés à charger une grosse buse en ciment sur une charrette, virent leurs forces décupler pour finir ce travail et quitter rapidement cet endroit malsain.

Il arriva à cet infâme maniaque de la gâchette, alors qu'il surveillait un *kommando*, d'autoriser un détenu à s'écarter du chantier pour assouvir un besoin naturel pressant, puis de l'abattre froidement, estimant qu'il s'était trop éloigné, alors qu'en principe les autres S.S. toléraient une dizaine de mètres.

Ce triste individu avait une autre spécialité, - genre coup de manchette- la paume de la main face au ciel, il assenait au déporté puni, placé au garde-à-vous, une frappe qui l'assommait si elle atteignait le cou ou lui faisait cracher des dents s'il atteignait la joue.

Quelquefois, les lunettes valsaient.

Un jour, un déporté très myope se mit à genoux pour retrouver son précieux bien, mal lui en prit, car le tyran s'empressa de broyer les verres sous sa botte, laissant le malheureux pantois et anéanti.

L'ignoble tueur fut fait prisonnier par l'armée rouge. Certains l'aperçurent dans un wagon découvert en gare de Kattowice dans un train en partance pour la Russie.

La vie courante

En principe tout le monde travaillait dans le terrassement. Les premiers jours sous la pluie se passèrent relativement bien, le sol n'étant pas dur, mais comme nous étions en Haute Silésie au début du mois de décembre 1944, l'hiver fit son apparition avec une rapidité foudroyante - neige, blizzard et le froid glacial ce qui rendit notre travail beaucoup plus pénible.

Les journées ne variaient guère.

La première sonnerie nous faisait lever en catastrophe vers 5 heures. On procédait à la réfection des lits. Puis à la deuxième sonnerie, il fallait sortir dans le froid, pendant que les deux préposés "au jus" balayaient et mettaient de l'ordre dans la chambre qui serait inspectée dans la journée et gare au laisser-aller. Avant de se rendre à leur tour dans la cour pour l'appel, le plus rapidement possible, ils rapportaient aux cuisines les brocs contenant les marcs, sorte de graines grillées à barbes, qu'ils avaient pris soin auparavant de manger.

Le dimanche avait lieu une inspection générale des chambres, chacun au garde-à-vous au pied de son lit. Les brimades et les coups ne manquaient pas, le S.S. avait toujours quelque chose à reprocher aux détenus.

C'était aussi le jour du rasage : le préposé au service disposait d'un rasoir et d'un peu de savon qu'il utilisait pour savonner les fortes barbes. Pour les autres, faute d'eau un peu de "jus" (café ersatz) faisait l'affaire. D'ailleurs les barbes légères n'étaient rasées qu'une fois tous les 15 jours. Ces séances qui faisaient tirer des grimaces n'en étaient pas moins humoristiques. L'exemple le plus marquant était notre ami Camille Marchal : sa forte barbe lui donnait droit à la première place et au savonnage. Après l'opération il était méconnaissable : les traces blanches contrastant tellement avec le reste de la figure noire de crasse comme nous l'avions tous.

Il faut préciser que les conditions d'hygiène étaient inhumaines. Nous étions réduits à l'état d'esclaves, de bêtes et nous vivions dans une saleté repoussante.

La dysenterie était chose courante et laissait souvent des traces dans les hardes que nous avons conservées jusqu'à la fin. Nous n'avons jamais changé de vêtements depuis BIRKENAU. A certaines chemises même, il manquait une manche ou une partie du dos qui avait probablement été transformée en chaussettes russes.

La misère était affreuse, totale, nous n'avions rien, nous n'attendions rien.

Ne parlons pas de colis. Nous n'en reçûmes jamais...

Nos seuls cadeaux furent des coups, et nous en reçûmes !....

Les appels

Nous avons déjà évoqué l'appel du matin. Celui du soir ayant lieu peu de temps après le retour du dernier *kommando* pouvait se prolonger assez longtemps, suivant les humeurs des S.S.

La sonnerie l'annonçait et les *häftlings* s'alignaient sur une profondeur de cinq rangs. Quand le S.S tardait un peu et pour éviter de se retrouver en première ligne, proche de la brute qui allait arriver, le premier rang essayait de se faufiler derrière ; ce manège durait jusqu'à l'arrivée des S.S.

Quelquefois deux ou trois rangs réussissaient à s'esquiver. Le dernier rang se retrouvait en première ligne au moment de l'arrivée du S.S. et il n'était plus question de bouger. Alors commençaient les comptages, les *Mützen ab* et *auf* qui parfois s'éternisaient ou se faisaient à des vitesses accélérées. Quand le S.S s'arrêtait, beaucoup trouvaient leur couvre-chef dans la mauvaise position ou mal ajusté en raison de la rapidité d'exécution ; si par malheur un coup de vent l'enlevait, la sanction tombait immédiatement pour l'un comme pour l'autre,

sous diverses formes, mais toujours très pénible à subir.

Les punis étaient placés face aux autres déportés en attendant de recevoir "la schlague" qui laissait des traces sévères, surtout quand elle était appliquée à vif.

Suivant les ordres du *Rottenführer*, le *Blockältester* assenait de cinq à dix coups de *Gummy* sur les fesses du prisonnier, maintenu la tête coincée entre les jambes d'un *kapo*. Certains hurlaient de douleur, d'autres, notamment les Français, accusaient les coups en s'efforçant de rester dignes. Le soir, les proches copains prélevaient un brin de margarine sur leur maigre ration pour atténuer les brûlures.

Les appels exceptionnels, actions punitives difficilement supportables, pouvaient durer des heures.

Une nuit, François Idoux de Provençères, après une dure journée de travail, fut le 1^{er} Français de la chambre 4 à s'éteindre sur sa paille.

Sur l'initiative de M. Savignat, directeur aux Etablissements Laederich à Senones, **il fut le seul** à recevoir une prière de l'ensemble de ses camarades, avant d'être présenté une dernière fois à l'appel du matin devant ses tortionnaires. Ses amis, dans l'impossibilité de maintenir son cadavre debout sans bouger, reçurent sur-le-champ une bastonnade distribuée par le *blockältester* et le *kapo*, sous l'œil approbateur du S.S.

Le passage à la mini-infirmerie était limité dans le temps et la durée se comptait plutôt en heures qu'en jours.

Le détenu officiant conseillait de ne pas y séjourner, l'endroit étant malsain.

Par exemple, l'un de nous, Gaston, ayant un anthrax sous le bras, l'infirmier, avec un bistouri fabriqué dans un bout de ferraille, l'incisa sans désinfecter et le renvoya séance tenante. Cette solution était, paraît-il, la meilleure pour sauver sa peau.

De tous les déportés français admis à séjourner au " *Revier* ", nous n'en avons jamais vu un seul en ressortir vivant. Ce fut le cas du gendarme ECKERT de Provenchères dont nous avons appris le décès à retardement, comme pour les autres d'ailleurs.

Au son de l'accordéon

L'arrachage d'environ 1 m à 1 m 50 de fil électrique, probablement pour faire une ceinture ou remplacer des boutons, fut qualifié de sabotage, c'est-à-dire que le coupable était menacé d'exécution.

Pendant la recherche du coupable, des sanctions disciplinaires s'exercèrent sur tous les déportés :

L'un d'entre nous dut jouer de l'accordéon et parvint péniblement à égrener "*Berr Barel Polka*", l'un des rares morceaux de son répertoire. Pendant ce temps ses compagnons subissaient des sévices accompagnés de coups distribués à volonté par les S.S, *Lagerältester*, *Kapos* etc.

Cette situation continua encore quelques soirées, sans notre accordéoniste, dont l'instrument usagé ne donnait pas satisfaction.

La résistance humaine ayant ses limites, les sanctions furent provisoirement levées probablement à la demande des responsables des firmes qui voyaient sans doute notre rendement diminuer.

La ration journalière de margarine et de pain

Après l'appel et lorsque nous étions rentrés dans la chambre, le *kapo* procédait à la distribution du repas du soir et du petit déjeuner, en l'occurrence un bout de margarine, gros comme un morceau de sucre et une mini-boule de pain pour trois.

Les couteaux étant prohibés, le partage était difficile et la découpe se faisait au moyen d'un petit bout de ferraille, aminci avec des pierres pour le rendre tranchant. A de rares exceptions, cela s'effectuait dans la compréhension ; il n'en était pas toujours de même dans les autres chambres, certains s'estimant lésés.

Le soir du 25 décembre 1944, la petite miche de pain fut partagée en deux au lieu de trois, peut-être pour compenser la triste nuit de Noël que nous relatons ci-après.

Il ne faut cependant pas se leurrer car malgré tout, la portion restait congrue et comme les autres jours, elle fut avalée séance tenante.

La nuit de Noël

Lors d'une visite inopinée sous prétexte que nos chaussures ou claquettes en bois étaient mal rangées, S.S. et *Kapos* nous firent sortir des baraques avec fracas. Un S.S. nous attendait à la sortie de la chambrée pour nous frapper au ventre ce qui nous faisait plier en deux, moment propice pour notre molosse de *Kapo* qui en profitait pour nous asséner des coups de matraque sur les reins. Dans la cohue quelques-uns de nos camarades réussirent à passer au travers des coups.

A peine étions-nous dehors, rassemblés en ordre, que nos tyrans procédaient aux rituels " *Mützen ab* " et autres brimades habituelles, alors que nous grelottions dans la neige par un froid intense tournant certainement autour de moins 20°.

Jean Blanchet, un jeune déporté âgé de 18 ans, a été particulièrement marqué par cette nuit éprouvante : sa coiffe, remise très vite lors des commandements du S.S., fut malheureusement emportée par un coup de vent. Séance tenante, il reçut une raclée pour ce

crime de lèse- majesté devant un S.S. Il fut contraint le lendemain, jour de Noël, à une corvée pénible, moralement d'abord, car seul dans la cour, sous les miradors, il devait renforcer la clôture du camp avec des bouts de barbelés rouillés, craignant à chaque instant de recevoir une décharge électrique, voire un coup de fusil pour une soi-disant tentative d'évasion.

Physiquement ce travail n'en était pas moins éprouvant par le froid intense sévissant ce 25 décembre 1944.

A midi, la sanction levée, notre ami rentra à la baraque, transi, les gants déchirés et la figure ensanglantée par les bouts de barbelés qu'il avait eu du mal à maîtriser.

A ses côtés Etienne Saint-Dizier, le regard vague, un détenu auquel on ne donnait plus d'âge, la gorge serrée, pensait à son dix-septième anniversaire qu'il allait passer prochainement dans ce milieu infernal où ne régnaient que les coups, la faim, le froid, la mort.

La pâtée des volailles

Un soir, nos camarades du *kommando* 8, les veinards de la journée, nous racontèrent leur *Frühstück*.

Comme d'habitude ils n'avaient rien eu à manger à l'heure du petit déjeuner ; le maigre bout de pain reçu la veille au soir avait été soigneusement et rapidement englouti au creux de chaque estomac réclamant sans cesse.

Comme ils travaillaient à proximité d'une maison isolée, une femme vint apporter à ses volailles en liberté une pâtée encore fumante, constituée d'épluchures et de restes divers.

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, tous les déportés se lancèrent sur cette aubaine sous l'œil médusé de la fermière et d'un S.S. qui, par chance, fit semblant de ne pas voir. Il est vrai que l'on entendait le canon, rappelant à nos gardiens que la situation pourrait bien changer d'un jour à l'autre.

Les tinettes de nuit

Dès le début du mois de janvier, le soir pendant les appels, nous entendions au loin les bruits sourds de la canonnade et nous apercevions même dans le ciel des lueurs qui nous laissaient penser que le front avançait et que la fin de notre cauchemar approchait.

Les faits se confirmèrent rapidement. Dès 21 heures nous étions consignés et enfermés dans les baraques ; toutes les lumières s'éteignaient laissant le secteur dans l'obscurité totale.

Comme il était impossible de sortir pour soulager les besoins urgents que le froid infligeait à nos vessies, une tinette, d'environ 120 litres, avait été installée près de la porte de sortie de la baraque.

La nuit, le responsable du block interpellait des détenus pour procéder à la vidange du tonneau quand il était presque plein.

Etant le seul à posséder la clef, il ouvrait la porte pour nous permettre de renverser le tonneau sur le sol à quelques mètres de là.

Pendant l'opération, par suite de ballottements, les requis recevaient inmanquablement des projections d'urine et pour se sécher, ils ne pouvaient compter que sur le gel et la bise du lendemain.

Les fouilles inopinées

Sur les lieux de travail, quand il nous était possible de récupérer un vieux bout de sac de ciment, nous le glissions sous nos vêtements, à même la peau, ce qui nous apportait un peu de chaleur.

Certains soirs, à la rentrée au camp, le S.S. de service procédait à un contrôle de propreté et de salubrité. La présence de ces chiffons de papier le faisait pester et octroyer sans état d'âme des coups de *Gummy* avec l'aide des *kapos* et autres *Blockältester*.

Une fois, une seule fois, des déportés français participèrent à une corvée de patates (gelées) et bien sûr certains en profitèrent pour en cacher quelques-unes. Cela n'avait certainement pas échappé à un *Blockältester*, *kapo* ou autres suppôts toujours prêts à la dénonciation.

Aussi avant la sortie du camp, il y eut des fouilles inopinées, et pendant que les premiers pris étaient passés à tabac, les autres se

délestaient sur le sol de leurs encombrants tubercules pour ne pas subir le même sort.

Deux ou trois audacieux ne bougèrent pas ; cependant, comme les autres ils reçurent leur part de coups mais sauvèrent leur médiocre trésor, quelques pommes de terre gelées qui furent mangées crues en raison de l'impossibilité de les cuire.

Rappelons que le matraquage était principalement exercé par les détenus gradés (*kapos*, etc....) toujours prêts à faire du zèle pour se faire valoir auprès de la race des seigneurs.

Leurs brutalités rivalisaient largement avec celles des S.S. démontrant quel degré l'abaissement de l'homme peut atteindre.

58



Vêtements portés au camp
(veste sans poche)

La neige – Le froid -20° - 30°

La Haute - Silésie n'est pas réputée pour la douceur de son climat, pourtant notre arrivée dans cette région ne nous avait pas tellement dépayés. Ce n'est qu'une dizaine de jours plus tard que nous allions comprendre et déguster les rigueurs de l'hiver, aussi hostiles que l'ambiance qui nous entourait dans cet univers concentrationnaire.

La pluie ayant cessé, la température s'effondra, passant en dessous de zéro, le gel s'enfonçant rapidement dans le sol. Après un léger redoux, la neige tomba en abondance avant le retour des grands froids qui ne devaient plus nous quitter.

Lors de notre arrivée au camp nous avons reçu deux petits carrés de tissu de 30 x 30 comme chaussettes et une paire de moufles que beaucoup négligèrent de raccommoder, faute de moyens.

Miraculeusement, dans notre chambrée, l'un d'entre nous avait trouvé, dans ses hardes,

une bonne aiguille dotée d'un gros chas, permettant d'enfiler des bouts de gros fils en provenance de la chaîne ou de la trame de nos chaussettes russes.

Notre minuscule outil était géré précieusement par son détenteur à la satisfaction de tous et utilisé sans relâche le soir quand c'était possible.

Tous les minuscules morceaux de tissu récupérés étaient cousus sur les moufles qui prenaient l'allure de gants de boxe, particulièrement rembourrés à l'intersection du pouce et de l'index, endroit très sollicité par le frottement des manches de pelle et de pioche.

Une journée sans ces précieuses protections, et le bout des doigts se trouvait malheureusement gelé.

En creusant nos tranchées, nous constatons que la terre était gelée à environ 40 à 50 cm de profondeur, confirmant une température de moins 20° à moins 30°, chiffres que nos amis alsaciens avaient relevés dans les conversations des S.S.

Cette situation nous apporta son cortège de malheurs.

Des gars s'effondraient, subitement saisis par le froid. Certains comme Edouard Gartner de La Petite Raon, Marcel Didier de Champ Le Duc eurent les phalanges gelées. Beaucoup d'autres eurent les pieds gelés comme Léon Riva de Senones qui succomba de la gangrène le lendemain de la libération, faute de soins. Pierre Litaize, également de Senones, eut plus de chance ; libéré avant que le mal ne s'aggrave, il fut soigné et hospitalisé très rapidement, et après amputation de tous ses orteils, il fut rapatrié quelques mois plus tard.

Pourtant le froid intense qui sévissait n'était pas complètement néfaste. Pour de nombreux déportés, il fut même un allié salubre contre les épidémies. On n' imagine pas ce qui aurait pu se passer dans le cas d'une température plus clémente.

Après être restés à GLEIWITZ IV pendant plus de deux mois, sans nous laver, sans eau, sans le moindre morceau de papier, tous minables, crasseux, nous étions tellement sales que certains durent jeter leurs caleçons pourtant indispensables par cette température sibérienne, car la dysenterie les avait tellement maculés, qu'ils étaient devenus intolérables, insoutenables à supporter.

Même les prisonniers de guerre russes avaient pitié de nous

A l'intérieur du camp de prisonniers russes, pendant quelques jours, nous avons creusé une tranchée aux abords de l'allée centrale.

La corvée de ravitaillement des cuisines passait près de nous, sous la surveillance d'un vieux soldat de la *Wehrmacht*.

Notre misère et notre état de délabrement les avaient apitoyés puisqu'en passant devant nous, le premier des *P.G. russes* s'efforçait souvent de secouer le gros sac de rutabagas qu'il transportait sur son dos, pour en faire tomber un ou deux, tandis que les suivants les poussaient du pied pour les diriger plus près de nous. Quant à leur vieux gardien, il protestait plutôt pour la forme.

Pour nous, la partie n'était pas gagnée car pour récupérer ces fameux légumes, il fallait sortir de la tranchée et seuls les Français prenaient le risque d'affronter la *Schlague* et les coups. Comme nous étions enfermés à

l'intérieur du camp russe, le S.S exerçait une surveillance décontractée, s'absentait momentanément peut-être, pour prendre un peu de chaleur à droite ou à gauche.

Aussi dès qu'il avait le dos tourné, les précieux rutabagas étaient récupérés. Il fallait les partager et les couper en plusieurs morceaux avec une pioche. Il n'y avait pas de problème avec les Français mais les déportés étrangers étaient menaçants. Heureusement, ils avaient en face d'eux des Vosgiens bien décidés, qui composaient mais ne se laissaient pas totalement dépouiller.

Accompagnés d'un jeune camarade, Marcel Dion d'Etival - Clairefontaine, dès que notre S.S avait le dos tourné, nous filions au bout de la tranchée où nous avions découvert le tas d'ordures des Russes. Dans les déchets se trouvaient des pelures, des trognons de rutabagas et d'oignons que nous rapportions rapidement pour les grignoter et les sucer.

GLEIWITZ IV

L'infirmerie incendiée, ses occupants abattus

Fin janvier, le *Lagerführer* nous informa de notre retour en Allemagne, prévu en quatorze jours de marche et invita les malades à se rendre à l'infirmerie pour être évacués par camion.

Par chance, l'un des nôtres, Henri Loux, maîtrisant parfaitement la langue allemande mais l'ayant toujours caché, interceptait les conversations des S.S. Il nous imposa de ne pas tomber dans le traquenard de l'infirmerie. Malgré tout, certains, à bout de force, dont Casimir Risser de Senones, Gaillard fils d'Etival, optèrent à contre - cœur pour cette solution.

D'autres en firent autant pour ne pas abandonner leur père ou leur fils inaptes à poursuivre leur route, tels Scheidel père et fils de La Petite Raon, Violant père et fils de Le Saulcy-Senones.

On ne devait jamais les revoir. Par la suite, les S.T.O français nous apprirent que le camp avait été mis à feu et que les déportés enfermés dans l'infirmierie ayant essayé de se sauver, avaient été mitraillés et abattus.

La solidarité des Vosgiens

Sans cette fraternité qui nous liait, nous soudait, il n'était pas possible de nous sortir de ce borbier, de ces milieux hostiles et barbares.

Ainsi les Stivaliens entourèrent-ils affectueusement le père Gaillard pour l'aider à prendre la route et poursuivre sa destinée, lui évitant la fin tragique de ceux qui étaient restés à l'infirmerie dont son propre fils, presque mourant.

Ce petit groupe comprenait Marcel Dion (200 548), André Lefebvre (200 651), Henri Nicolas (200 704) et Raymond Verger (200 707). Ce dernier, malgré sa claudication très prononcée, s'en sortit, montrant un courage et une volonté exceptionnels au milieu de ses camarades.

Cette belle leçon d'amitié n'était pas la seule : les Senonais, dont Ignace Fanulla, Emile Martin, Joseph Reibel et bien d'autres faisaient de même ; d'ailleurs, d'instinct, le contact restait permanent entre les Français.

Au milieu de cette jungle où la lutte pour la survie laissait peu de place aux sentiments,

notre minorité aurait été inexorablement anéantie sans sa cohésion.

Le groupe n'a pas pour autant été épargné mais nous ne rappellerons jamais assez combien " la solidarité " fut efficace pour limiter nos pertes.

Elle fut la seule planche de salut grâce à laquelle nous pouvons encore témoigner des atrocités que nous avons vécues.

L'évacuation du camp de GLEIWITZ IV

L'affaire fut rapidement "bâclée". A la sortie du camp, des chariots chargés au maximum, attendaient leurs équipages, en l'occurrence, deux douzaines de déportés :

" **Des bêtes de somme** " dont les S.S disposaient à profusion dans le " **bétail** " qu'ils devaient convoier vers le grand *Reich*.

C'est donc une cinquantaine d'hommes qui assurèrent la traction des engins, qui partirent en tête de colonne.

Derrière, suivaient les déportés valides plus ou moins éclopés, sous la surveillance de gardes vigilants.

Rarement l'arme à l'épaule, et toujours prête à intervenir, l'arrière-garde était confiée à la vigilance du plus cruel d'entre eux : **le tueur**.

Malgré les invectives, la progression restait assez lente. Nous étions trop harassés, mal chaussés pour circuler sur un chemin très enneigé. Nous nous soutenions, épaulant les camarades en difficulté avec en plus, l'obligation d'assurer des relais pour tirer les chariots, ce qui ralentissait la cadence.

Les S.S responsables des véhicules attelés tâtaient fréquemment les fils de fer reliés au timon détectant et frappant les déportés qui tiraient au flanc.

De temps à autre, des changements s'opéraient parmi " les bêtes de somme " car en permanence des S.S furetaient pour recruter les déportés les plus valides, susceptibles d'être " attelés ".

Leur manège ayant été remarqué, beaucoup se faisaient petits, courbaient l'échine pour éviter d'être pris et d'assurer les relais aux chariots.

La colonne avançait péniblement et s'étirait sur une assez longue distance, ce qui permettait à ceux qui, en dehors des pauses, devaient satisfaire un besoin pressant, d'aller vers l'avant et d'avoir suffisamment de temps

pour se soulager avant le passage complet de la colonne.

Ici, il est nécessaire de préciser que baisser et remettre ses hauts-de-chausses était une opération difficile, les doigts engourdis n'étant plus aptes à ouvrir ou fermer le fil de fer terminé par une torsade remplaçant les boutons et la ceinture.

Les S.S. faisant fonction de "mitraillettes balais" assuraient le "nettoyage" des retardataires. Aucune concession n'était faite à ceux qui, à bout de souffle, s'arrêtaient au bord du chemin, implorant la clémence des bourreaux.

Inexorablement ils étaient fusillés. Nous avons assisté souvent à ces massacres, parce que nous restions volontairement vers l'arrière, pour éviter les S.S recruteurs. En principe ceux-ci ne recrutaient pas en fin de colonne où ne se trouvaient que les éclopés en instance de terminer leur parcours.

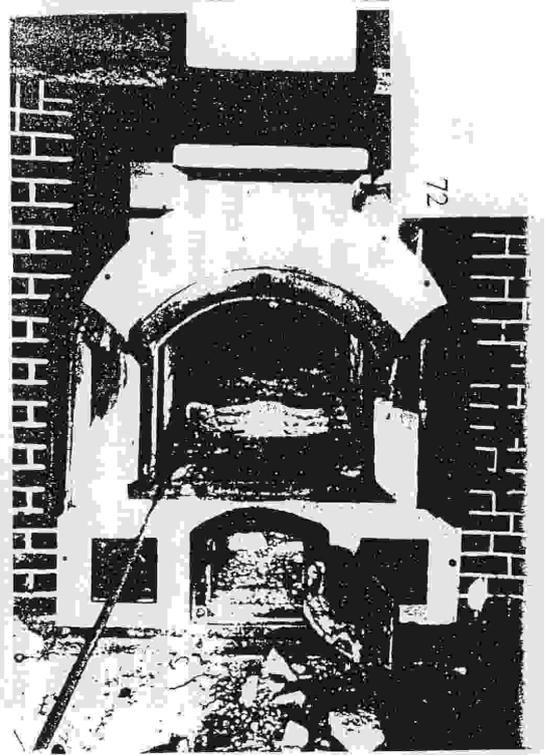
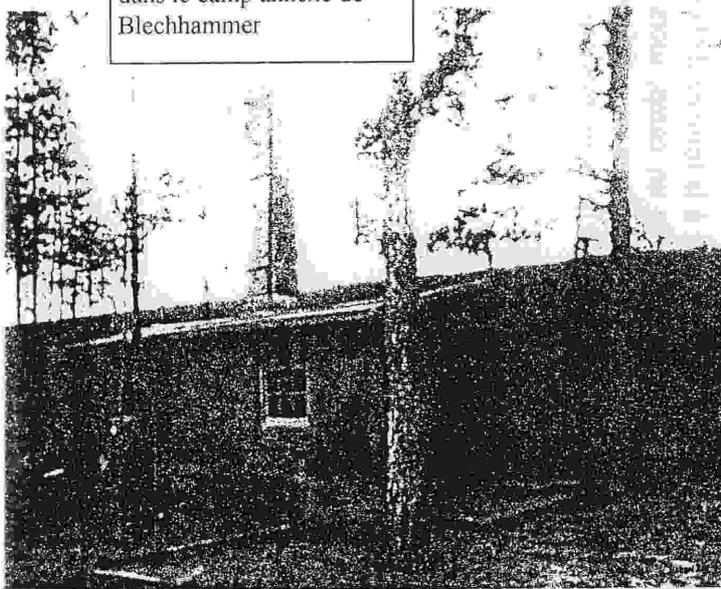
Le bord de la route était jonché de cadavres abandonnés par d'autres colonnes, qui nous avaient précédés dont celle de JAWOR-

ZNO dans laquelle se trouvait le Senonais Pierre Litaize (200650) retrouvé quelques jours plus tard à BLECHHAMMER en piteux état.

Le convoi de GLEIWITZ IV erra trois jours, les déportés s'abritant tant bien que mal quelques heures par nuit, dans des salles à même le béton. Reprenant la route tous les jours dès l'aube, il fallut bien nous rendre à l'évidence : nous tournions en rond, retrouvant poteaux indicateurs et carrefours empruntés les jours précédents.

Finalement un soir à la tombée de la nuit, notre convoi échoua dans un camp, alors que des grands bruits et des lueurs nous laissaient espérer une issue à laquelle nous n'osions plus croire.

Blachownia Slaska
Le crématoire et un four
dans le camp annexe de
Blechhammer



BLECHHAMMER : Nos derniers barbelés

Bien qu'arrivés à la nuit tombante, nous remarquâmes que le camp de BLECHHAMMER était entouré d'un mur en béton surmonté de fils électriques et flanqué de miradors occupés par des gardiens disposant de projecteurs.

C'est dans les baraques situées près du mur de clôture que les rescapés de la colonne de GLEIWITZ IV furent parkés ; les Français " triangles rouges " étant placés dans celle du coin, près d'un mirador.

Depuis l'évacuation il n'y avait plus d'appel ni de comptage, devenus inutiles en raison des massacres perpétrés et les corps sans vie abandonnés au bord des routes n'étant plus répertoriés.

Pour une pomme de terre

Au petit matin, étant aux aguets, nous attendions la suite des événements mais il ne se passa rien, les détenus méfiants ne se hasardant pas à sortir. Cependant ayant aperçu un silo de pommes de terre à proximité des baraques, des déportés tentèrent leur chance pour dérober quelques patates, ce qu'ils pouvaient faire facilement, et pour cause...

A leur retour quelques mètres plus loin, ils étaient abattus par les S.S. qui guettaient depuis les miradors.

Un jeune Senonais Robert Morel, 18 ans, interpellé juste à temps par Roger, marqua un temps d'arrêt. Cette hésitation fut suffisante pour lui sauver la vie car il se rendit compte rapidement du jeu meurtrier des S.S. et s'esquiva in extremis.

Le déporté suivant ne comprenant certainement pas notre langue, alla chercher quelques patates dans le silo. Au retour, à peine avait-il parcouru cinq ou six mètres, qu'il était inexorablement abattu d'une balle en pleine tête.

Depuis les miradors Les S.S nous mitraillent et lancent des grenades

La canonnade que l'on entendait au loin depuis quelques jours s'amplifia dans la journée, laissant prévoir des bouleversements.

Subitement, depuis les miradors, les S.S. braquèrent leurs fusils mitrailleurs en direction des *blocks*.

A l'affût derrière des fenêtres, d'instinct, des camarades donnèrent l'alerte et nous invitèrent à nous coucher immédiatement au sol.

Un tir nourri comprenant des balles explosives commença aussitôt, cisailant les baraques à hauteur d'homme.

Nos aînés qui avaient connu 1914, réclamèrent calme et silence, en particulier de nos camarades blessés dès les premières salves. Jean Miette et Ernest Miss, tous deux très gravement touchés, durent taire leur douleur malgré des souffrances atroces pour épargner nos vies car tout ce qui bougeait était mitraillé.

Systematiquement les S.S avant de s'enfuir essayaient de faire disparaître toute trace compromettante, lançaient des grenades incendiaires sur des baraques. Les détenus se sauvant dans les allées pour éviter d'être brûlés vifs, étaient tirés comme des lapins. Pressés par l'arrivée des troupes soviétiques, les S.S. ne purent terminer leur sinistre besogne : notre extermination.

Après la tempête, le calme revenu, nous pûmes mesurer l'étendue des dégâts : des cadavres jonchaient le sol ; plusieurs baraques brûlaient ; d'autres s'étaient écroulées. Mais pour nous, c'était une liberté ... relative puisque nous étions encore enfermés dans le camp.

Nous étions abandonnés, même par le kapo, dans notre baraque restée debout malgré le feu nourri qu'elle venait de subir. Georges Hauessler, de la Petite Raon, demanda à deux déportés de sortir de la baraque les corps de nos malheureux camarades tués, dont celui de Ernest Miss de Senones qui avait reçu une balle explosive dans le ventre.

Deux autres déportés, Gaston et Roger, furent contraints de transporter vers une infirmerie hypothétique, Jean Miette de Frémifontaine, grièvement blessé.

La trouille au ventre, ne sachant pas si les S.S, ayant abandonné les miradors étaient définitivement partis, ils transportèrent leur copain, râlant et agonisant, au milieu d'une multitude de cadavres.

Jusque là, nous n'avions jamais eu le temps d'appréhender la peur, notre instinct nous guidait uniquement vers la survie (grignoter, éviter les pièges, les coups, les morsures du froid et tout le reste).

La peur de voir nos rêves s'écrouler car la guerre était loin d'être finie alors que tous les espoirs étaient permis nous l'avons surtout ressentie après notre libération.

BLECHHAMMER l'infirmierie

Après quelques péripéties et beaucoup de frayeur, ils accédèrent à l'infirmierie. Une pièce sale, sombre, avec des lits superposés, où déambulaient quelques déportés sales, hagards, les yeux révulsés.

Leur demande de trouver un responsable resta sans réponse, mais leur surprise fut grande de retrouver un ami, Clément Colin, un footballeur de la Petite Raon, pas plus vaillant que les autres occupants de ce sinistre lieu, et son ami Raymond Demongeot, également de La Petite Raon.

Ils nous déclarèrent qu'il n'y avait plus personne pour soigner les malades, ni de place dans les lits dont beaucoup, malheureusement étaient occupés par des morts. La seule solution pour notre camarade grièvement blessé, fut de procéder à l'enlèvement d'un mort et de le transporter dans les "*Wasches Room*" assez proches puis de l'abandonner sur un impressionnant tas de cadavres.

Des " sons lugubres " sortaient des corps que nous écrasions au passage.

La corvée terminée, c'est avec soulagement que nous retrouvâmes notre baraque et nos copains qui nous attendaient avec impatience pour savoir si nous avions vu des S.S.

Devant notre réponse négative, ils commencèrent à sortir de notre tanière (baraque) pour aller à la recherche de tout et de rien, tandis que Léon Riva rendait son dernier soupir dans les bras de son beau-frère Damien Caron.

Une soupe divine

Certains, au flair musclé, repérèrent rapidement les cuisines des S.S. situées pas très loin. Ils y trouvèrent des marmites pleines d'une soupe odorante avec de la viande destinée aux S.S.

Vite des brocs furent remplis et il fallut toute la fougue et le tempérament d'Henri Loux pour protéger les récipients que Robert Morel et d'autres s'empressaient d'apporter aux déportés français cloués sur leurs paillasses.

Le bonheur procuré par cette merveilleuse soupe fut un peu terni par une nouvelle douteuse : " Et si les S.S avaient mis du poison ? ". Pris de panique, quelques-uns voulurent se faire vomir mais très vite la raison l'emporta.

D'abord, la soupe était trop délicieuse, même dans nos sales gamelles ou boîtes, et coûte que coûte, il fallait " bouffer !"

Enfin, nous n'avions pas le temps de réfléchir. Autour de BLECHHAMMER la bataille s'intensifiait, cela mitraillait au-dessus de nous et de tous les côtés. Un obus ouvrit même une brèche dans le mur d'enceinte du camp à proximité de notre baraque.

Sauvés par l'armée soviétique, des déportés "prennent la tangente"

Profitant de cette trouée dans le mur, craignant un retour toujours possible des S.S., nous primes "la tangente" pour essayer de rejoindre les libérateurs de l'armée rouge.

Après avoir erré dans la neige sur quelques kilomètres, nous échouâmes dans la première maison rencontrée au bord de la route mais il fallut la quitter afin de laisser la place à un cantonnement soviétique. Pour être hébergé, le groupe dut se scinder en deux.

D'une part Etienne Saint Dizier, Pierre Jansen, Emile Bacher, Camille Marchal et Jean Ferry trouvèrent asile dans une maison.

D'autre part : Jean Blanchet, Emile Guillaume, Roger Pichon, Gaston Leboube et son frère Roger furent logés dans un autre local. Ces derniers reçurent la visite d'un officier soviétique qui distribua des rations alimentaires, une bouteille de vin blanc et un laissez-passer dont il est fait mention ci-contre :

Енравко.

Пролетарски работил в Коминтерн
N: N. 200844, 200845, 200854, 200895, 200878
возле на Радану из Франциска

отгоре: разрешава се нумерация
отгоре нумерация отгоре и все едно
на Невинство.

Всем нумерация нумерация нумерация
Пролетарски работил

Certificat délivré
Dans la zone des combats



Комунистички
отгоре

Certificat (traduction)

**" Aux 6 ouvriers français prisonniers
d'un camp fasciste,**

**N° 200844 - 200845- 200054 -
200595 - 200878,**

**rentrant dans leur patrie, donne
autorisation d'acquérir,**

**vêtements, nourriture, chaussures ,
et tout ce qui leur est indispensable, le
nécessaire,**

**Prière à tous d'aider les ouvriers
français "**

***Le commandant-lt-chef, signature et
cachet***

*(Le certificat indique 6 ouvriers et ne mentionne que 5
numéros)*

L'exode

Le lendemain, par un froid intense, sur une route très enneigée, encombrée de militaires et de nombreux véhicules dont des G.M.C, notre marche reprit en direction de GLEIWITZ pour nous éloigner le plus possible du front et de nos assassins.

Brusquement un chasseur *Messerschmitt* arriva en rase-mottes perpendiculairement à la route surélevée en tirant des rafales de mitrailleuses. Tout le monde se jeta contre le versant du talus opposé, mais au retour de l'avion, les déportés trop faibles restèrent enlisés dans la neige subissant de plein fouet les rafales mais cependant sortirent indemnes de ce second mitraillage. Suite à cette attaque, au milieu d'une pagaille indescriptible, chacun cherchait à s'extirper, la première équipe de déportés resta introuvable. Consternés, démoralisés, ne pouvant rien devant l'immense confusion régnant sur la route, nous reprîmes notre marche avec tristesse.

Deux jours plus tard, avant d'arriver à GLEIWITZ, nous aperçûmes au loin dans les champs, les lieux maudits de nos misères et de nos tourments. De notre ancien camp, il ne restait que les barbelés et quelques vestiges.

Ayant parcouru plusieurs kilomètres, nous arrivâmes en ville et réussîmes à nous installer dans une maison abandonnée et pillée mais disposant encore d'électricité.

Dans la soirée, alors que nous écoutions les informations à la radio, une patrouille russe composée de trois forts gaillards, fit irruption dans la pièce. Le premier militaire qui paraissait ivre tira d'abord une rafale dans le poste de radio. Les deux autres nous appliquèrent leurs mitraillettes sur le ventre durant des palabres qui n'en finissaient pas. Enfin il fut possible de montrer notre sauf-conduit :

Alors O U F !

Un amical " *towaritch* " (camarade) fusa avec une tape généreuse sur l'épaule du frêle détenteur du laissez - passer qui fragile sur ses jambes, tomba sous le choc de ce geste un peu fort mais néanmoins sympathique. Par la suite nous comprîmes que nos palabres interminables tournaient toujours autour de notre certificat qui précisait six personnes et ne mentionnait que cinq numéros, le dernier ayant été omis : en l'occurrence, celui de Roger Pichon.

La chasse à la bouffe et aux vêtements

Dès le matin nous ne pensions plus qu'à manger, nous laver et nous vêtir.

Le laissez – passer, présenté aux soldats soviétiques en poste devant la boulangerie pour assurer et réglementer la distribution de vivres, nous servit de sésame pour obtenir du pain en priorité et à volonté.

Dans la journée, alors que nous circulions minablement dans les rues à la recherche de vêtements, nous fûmes interpellés par une patrouille de policiers soviétiques en civil, armés de mitraillettes et dotés de brassards rouges. Nous nous présentâmes :

" Français, partisans de De Gaulle ".

La réponse tomba :

" Franzuski Karracho "

Puis ils nous emmenèrent tout en scrutant les maisons avant de nous faire entrer sous un porche, puis dans un appartement.

Ayant été obligés de nous déshabiller complètement (méthode des S.S.), nous nous attendions au pire.

Nous fûmes soulagés lorsque des vêtements neufs tombèrent à nos pieds. Nous étions chez un *Schneidermeister* (tailleur).

Tout à coup, nous retrouvions des conditions humaines.

Après cet épisode nous comprîmes qu'il fallait se présenter comme *Frantzuski* pour entretenir des relations amicales avec nos libérateurs qui se méfiaient des Allemands (*Germanski*) susceptibles de se camoufler, même avec des tenues rayées de déportés.


POLSKI CZERWONY KRZYŻ
Polski Czerwony Krzyż
w KRAKOWIE


POLSKI CZERWONY KRZYŻ
ПОЛЬСКИЙ КРАСНЫЙ КРЕСТ

88

Zaświadcza się, że:

jeniec woj. *Leboube Gaston*

im. rodz. _____
ur. *9. III. 20* w *Senones*

narodowości *Franc.* przybywający
z *Parti de Gaulle Nr 200844*

został zarejestrowany, w Polskim Czerwonym
Krzyżu pod Nr *229*
Kraków *16. III. 45*

Сиям удостоверяется что:

военнопл. *Лебув Гастон*

им. род. _____
рожд. *9. III. 20* в *Сенон*

национ. *Франц.* возвращ. _____
из *Парти. Де Голль, Nr 200844*

зарегестрован в Польском Красном Кресте под
№ *229*
16. III. 45


Kierownik Biura:
Руководитель Бюро:
16. III. 45

REPUBLIKA POLSKA

URZĄD WOJEWÓDZKI
W KRAKOWIE

Przepustka Nr 1566

Przezwalam ob. Lebaube Roger 68. lat

rodz. 25.11.1922 Francja

nr i rok wydania karty rozpoznawczej

7 000000 nr Ostrzeżenie - № 200845

idzie się do Lublińska

~~z miejscowości~~ szlacheckiej, swego dawnego miejsca

zamieszkania,

prosi się Władze Wojskowe i Cywilne o udzielenie pomocy
korzystaniu z publicznych środków komunikacyjnych.

Starosta powiatowy (Grodzki)

M. J. Illg. M

Пропуск № 1566

Разрешаю гр. Лебауд Родже фр. яз.
рожд. 25.11.1922 Франция

№ и год выдачи паспорта

из Концелитр. Палера - № 200845

отправиться в Лублин

по делам службы, свое прежнее место жи-

тельства

Просим Воинские Части и Гражданские
Власти оказать помощь в пользовании об-
щественными коммуникационными средствами.

Уездный Староста
Городской

M. J. Illg. M

89

LES RETROUVAILLES

Informé qu'un centre de rapatriement existait à Cracovie, notre petit groupe, après plusieurs jours d'arrêt forcé pour raison de santé, reprit la route pour regagner Kattowice, d'où il partit en wagons tombereaux jusqu'à Cracovie.

Dans cette ville importante, les prisonniers libérés de toutes nationalités et les réfugiés S.T.O etc.... affluaient en masse.

Alors que nous déambulions à la recherche d'une soupe populaire, nous eûmes l'heureuse surprise, au détour d'une rue, de nous trouver nez à nez avec nos camarades perdus lors de l'attaque du *Messerschmitt*.

Sans ressort, complètement anéantis, dans l'impossibilité de se dépêtrer de la neige, ils avaient été pris en charge par des militaires russes compatissants. Chargés sur leur camion, se laissant mener au gré des événements, recevant soins sommaires et nourriture, ils profitèrent également de leurs cantonnements avant d'être lâchés et d'échouer finalement à Cracovie.

Pour tous, ces retrouvailles étaient incroyables, impensables dans cette marée humaine, après deux semaines de séparation et d'errance.

Peu après, lors d'une distribution de soupe, nous vîmes deux Senonais : Michel Scherer et Alfred Colin qui, d'emblée, se joignirent à notre groupe avec deux déportés vosgiens : Georges Lallemand de Granges sur Vologne et Marcel Miclot de Corcieux-Vienville. Tous les quatre avec bien d'autres avaient été abandonnés sans vêtements à l'infirmerie de MONOWITZ.

Pour tous, la joie était immense. Avec la LIBERTE retrouvée, renaissait l'espoir de s'en sortir.

Cependant il y eut très vite une ombre au tableau : Jean Ferry dut être hospitalisé suivi de peu par Roger Pichon. Tous deux ne rentrèrent que tardivement en France.

De notre côté, nous n'étions pas trop de douze pour affronter les obstacles qu'il nous restait à franchir.

Cracovie était submergée par les réfugiés et l'hébergement était difficile. Nous dormions

à même le sol dans un immeuble à étages, sans fenêtres ni portes et nous arrachions toutes les boiseries pour faire du feu sur le béton, au risque de faire sauter grenades et munitions qui traînaient partout.

Ne pouvant rester dans cette situation, nous prîmes la décision d'aller à Lublin où, paraît-il, se trouvait l'Ambassade de France. Nous voyageâmes tantôt par le train, tantôt à pied, car les trains devaient s'arrêter quand la largeur des voies changeait.

En chemin, nous fûmes réquisitionnés par l'Armée Rouge pour transborder des munitions mais nous réussîmes à " filer à l'anglaise " pour finalement arriver à Mieleck, après avoir vécu de mendicité et avoir dormi n'importe où.

Alors que Roger allait aux renseignements, il fut arrêté par la Milice polonaise (= partisans) car il avait emprunté la langue de Goethe. Finalement, tout s'arrangea. La milice nous accueillit en frères après avoir pris connaissance de nos papiers rédigés en polonais et en russe. Nous fûmes logés chez l'habitant, certains même à l'hôtel, en attendant de pouvoir trouver un train dont le passage était hypothétique.

DANS UN TENDER DE LOCOMOTIVE

Le deuxième jour, on nous signala le passage vers 21 heures d'un train de blessés russes pour Lublin.

L'officier commandant le convoi ayant refusé de charger des civils, le mécanicien polonais accepta de nous cacher dans le charbon, sous la bâche du tender qui était notre seule protection contre le froid glacial.

Heureusement chaque fois que le mécanicien pelletait, la porte du foyer ouverte nous apportait des bouffées de chaleur momentanées. Comme nous glissions avec le charbon, nous gênions considérablement le travail de nos dévoués convoyeurs.

Notre situation, bien que très inconfortable, ne nous inquiétait pas ; nous en avions vu d'autres : le froid, le tas de charbon sur lequel nous étions couchés, c'était le paradis ! La crasse de houille était propre par rapport à ce que nous avions connu !

LUBLIN - LIPOWA.

Enfin à notre arrivée au camp de LIPOWA, l'accueil fut chaleureux. Nous faisons triste figure au milieu d'une masse de prisonniers de guerre français et d'un petit groupe de Malgré Nous dont Joseph Kolifraith de Schirmeck qui, lui, n'était guère plus vaillant que nous...

Notre ration de soupe était particulièrement soignée d'autant que l'un des cuisiniers, le Stivalien René Jacquot, prisonnier de guerre, nous connaissait, comme d'ailleurs trois autres prisonniers de guerre qui se trouvaient également dans ce camp : Félicien Rochel de Senones, Charles Menotti de La Petite Raon et Georges Bastien de Vieux-Moulin.

Quelques-uns d'entre nous eurent le privilège d'aller visiter le camp de MAÏDANECK, proche de Lublin, où la présidente de la Croix Rouge qui pratiquait couramment notre langue, leur fit découvrir une face cachée des camps que nous ne connaissions pas :

- Les baraques dans lesquelles étaient entassés des vêtements, des chaussures, des prothèses, des lunettes, etc....

- Les tas de cendre et d'ossements à proximité de cinq fours crématoires pouvant recevoir chacun six cadavres.

- Les fosses communes dont plusieurs venaient d'être ouvertes, laissant apparaître des squelettes empilés, dont des femmes reconnaissables à leur chevelure intacte.

Ces visions apocalyptiques nous faisaient frémir car ce sort nous avait été épargné de peu....Aujourd'hui encore, y penser nous glace le sang...

Visite du représentant de De Gaulle

Notre présence à LIPOWA fut vite remarquée en raison de notre état lamentable ; et un représentant du Général De Gaulle nous rendit visite, s'intéressa à notre sort et nous promit de tout entreprendre pour que notre rapatriement soit prioritaire. Ainsi Michel Scherer fut le premier Français admis à l'hôpital russe de Lublin. Il fut choyé tout particulièrement et à sa sortie, on lui offrit un superbe bonnet fourré de l'armée soviétique, aujourd'hui encore conservé précieusement.

Etienne Saint Dizier prit la même direction pour recevoir les soins que nécessitait son état de santé précaire. Après un bon séjour à l'hôpital, ils regagnèrent le camp de LIPOWA afin d'être intégrés juste à temps dans le convoi de rapatriés en instance de départ pour Odessa.

LES PROMESSES ONT ETE TENUES.

Ilya Grigorievitch Ehrenbourg

Le célèbre journaliste et écrivain soviétique vint à son tour nous saluer, nous apporter le réconfort des autorités soviétiques et nous interviewer sur notre séjour dans les camps d'extermination.

Il fit annoncer notre libération sur les ondes de Radio Moscou, qui pouvaient être captées même à Senones.

Lui aussi tint parole, comme en témoigne la lettre de Madame Miagkova.

Le retour par Odessa et Marseille

De Lublin, nous rejoignîmes Odessa par le train, en passant par Kiev.

Après une étape d'une quinzaine de jours au bord de la mer Noire, nous reçûmes une belle tenue neuve de l'armée russe en même temps qu'un billet d'embarquement.

Notre traversée dura environ cinq jours à bord du Bergen Fjord, bâtiment norvégien sous commandement anglais dans lequel nous étions environ 3 000, installés dans des conditions d'hygiène impeccables.

Après escale à Istanbul, nous aperçûmes le Stromboli avant de débarquer à Marseille le 23 avril 1945. Nous reçûmes alors un accueil délirant qui se répéta ensuite à Paris.

Pour l'ultime étape, nous prîmes le métro dans lequel nous fûmes interpellés par un colonel de l'Armée Rouge croyant retrouver des compatriotes, déçu mais finalement content d'échanger quelques mots sur son pays.

De la gare de l'Est, le train nous amena jusqu'à Baccarat, terminus de la ligne.

Il nous restait à trouver divers moyens de locomotion : les deux frères Leboube partirent les premiers dans la voiture de Georges Fade ; les autres suivirent rapidement dans un camion de l'armée.

Ne pas affoler la population

Sans se concerter, les premiers rapatriés des arrestations de septembre et octobre 1944 eurent la sagesse de ne rien dire tout de suite sur la tragédie qu'ils avaient vécue et subie, et surtout de ne pas parler de ceux qui malheureusement ne reviendraient pas car leur nombre était trop impressionnant.

Ne sachant pas ce qui s'était passé dans les autres camps, ils ne pouvaient pas en parler et ne voulaient surtout pas affoler la population car presque toutes les familles de la vallée du Rabodeau étaient concernées par le drame.

Mais la joie fut de courte durée car la libération des camps ne tarda pas avec son cortège de mauvaises nouvelles.

Copie
Madame L. MIAGKOVA
41, Rue Pierre Nicole
P A R I S (7^o)

10 Mars 45

Monsieur le MAIRE
SENONES (Vosges)

100

Monsieur le Maire,

Etant employée à l'écoute de la radio par un journal, j'ai entendu la nouvelle suivante : LEBOURY Roger et LEBOURY Gaston (l'émission étant très brouillée, je ne garantis pas l'orthographe du nom de famille), tous deux originaires de Senones déportés en Allemagne, sont actuellement libérés par l'Armée route.

Ils sont en bonne santé, quoique fatigués. Si vous connaissez quelqu'un de ces nom à Senones, pourriez-vous peut-être communiquer la nouvelle à la famille. C'est le journaliste Soviétique Ehrenbourg qui les a vus et leur parlé. Ils sont très heureux d'être libérés et attendent le rapatriement.

Chère Madame,

C'est sans doute à votre belle-soeur que j'ai écrit ces jours-ci. Malheureusement je ne puis que vous répéter ce que je lui ai dit; il m'est absolument impossible, autant qu'à vous-même, d'entrer en contact avec les prisonniers libérés par l'armée russe. Toutefois vous pourriez tenter votre chance en écrivant au Camp transitoire à Odessa (URSS). Il y a dans ce camp de milliers de prisonniers libérés (français, anglais et américains) et je ne crois pas que dans toute cette masse on puisse trouver votre mari et votre beau-frère, mais vous pourriez toujours essayer. En tout cas, ils sont sûrs de passer par ce camp, car c'est là où ils seront rapatriés. Je crois d'ailleurs que vous les reverrez avant que votre lettre ne parvienne à Odessa, car les messages Croix Rouge prennent 3 mois normalement pour arriver. Or les prisonniers sont rapatriés assez vite. On les transporte à Odessa de tous les coins du front russe par camions par avions, par chemin de fer etc. Cela va vite. C'est seulement à Odessa que l'attente peut être longue, car il n'y a pas beaucoup de bateaux. Pourriez-vous me rendre un service? Quand votre mari et votre beau-frère reviendront, pouront-ils m'écrire ce qu'ils ont vu en Russie, comment on y vit, si c'est très dévasté, en général leurs impressions. Je suis Russe moi-même et cela me ferait tellement plaisir de savoir ce qui se passe dans mon pays.

En attendant je vous souhaite de revoir vos prisonniers bien vite.

Veillez agréer, chère Madame, mes salutations distinguées.

L. Miagkova,
41, rue Pierre Nicole
P a r i s Ve

Clément Colin
N° 200 .805
La Petite-Raon

Après la sélection à DACHAU au cours de notre transport vers AUSCHWITZ nous rencontrâmes d'énormes difficultés, notamment la soif abominable qui nous prenait à la gorge, nous affolait et nous rendait fébriles. Ces événements sont rappelés par nos camarades qui étaient arrivés avec nous à AUSCHWITZ puis emmenés à GLEIWITZ, alors que, séparés, nous avons été dirigés sur :

BLECHHAMMER - (Blachownia – Slaska)

Fin janvier, ayant appris notre prochaine évacuation par la route, mon camarade Raymond Demongeot (n° 200542) et moi, mal en point, souffrant d'une cheville, nous fûmes admis à l'infirmerie sans difficultés en raison de notre état de délabrement. Heureusement notre nouvelle résidence échappa de justesse au sort de celle de GLEIWITZ IV, où tous les *Häftlings* qui s'y trouvaient furent abattus et brûlés par leurs bourreaux nazis. Ce furent quelques-uns de nos S.S. restés sur place, et ceux d'autres

kommandos notamment de GLEIWITZ et de JAWORZNO repliés dans notre camp avec leurs cortèges de miséreux qui entreprirent le carnage de BLECHHAMMER

Le camp BLECHHAMMER (Blachownia – Slaska)

Fournisseur de main-d'œuvre pour les nombreuses et très grosses industries chimiques qui pullulaient dans toute sa périphérie, ce camp était très important. L'article de Charles BARON paru dans le n° 661 du **PATRIOTE RESISTANT**, journal édité par la **F.N.D.I.R.P** et tiré de sources autorisées, apporte beaucoup de renseignements dont voici quelques extraits :

A partir d'avril 1944 il est absorbé par AUSCHWITZ dont il devient l'un des 39 *kommandos* et compte plus de 5 000 déportés, d'une superficie de plus de 40 000 m², délimité par un mur bétonné de quatre mètres de hauteur surmonté de fils électrifiés à haute tension.

La sonorisation ponctuait à intervalles réguliers les rituels avertissements.

ACHTUNG LAGERGEBIET
HIER WIRD SCHARFGESCHOSSEN

ATTENTION TERRITOIRE DU CAMP
ON TIRE SANS SOMMATION

Ce camp avec son crématoire ne comptait pas moins de trente-deux baraques, dont sept, un peu à l'écart, étaient désignées sous le nom :

ABYSSINIE

Parce que ses occupants, chargés d'enlever le poussier d'une usine de briquettes, créaient un nuage qui s'incrustait dans la peau, donnant aux déportés européens l'aspect d'Africains.

Sur les lieux de travail, selon les chefs qui sévissaient, les sanctions étaient plus ou moins rigoureuses, mais rarement proportionnées à la gravité des faits. Evidemment tout ce qui était qualifié de sabotage " méritait " le châtiment suprême.

A Nompatelize (Vosges), le 25 février 1998.

Charles Dautrey né le 09.11.1919
N° 200 530
88470 La Bourgonce

Notre départ de DACHAU et le transport jusqu'à AUSCHWITZ se déroulèrent comme nos camarades de GLEIWITZ l'ont décrit, c'est-à-dire avec des moments très pénibles. Après notre arrivée dans ce camp où nous avons été tatoués, plusieurs centaines d'entre nous furent dirigés à pied vers MONOWITZ au *block 32*.

C'est là que nous nous sommes rendu compte de ce qu'était un camp de concentration où tout était fait pour nous exterminer physiquement et moralement.

Lever à 5 heures, coucher à 22 heures après des appels interminables (avec des séances de "*Mützen auf* et "*Mützen ab*") et une nourriture infecte. Par une température souvent inférieure à -20° , le travail consistait à piocher de la terre gelée, aussi dure que du granit. A la sortie du camp, les *kommandos* sortaient au pas cadencé : *links zwei, drei, vier*, rythmé par un orchestre de détenus.

Le jour de Noël 1944, même travail jusqu'à 13 heures puis retour au *block*, mais vers 16 heures, appel des détenus qui complètement nus, doivent traverser la cour pour une séance de désinfection et retrouveront chaussures et habits complètement mouillés. Vers le 10 janvier 1945, les pieds gelés, j'entre au *Revier* (infirmerie). Le 18 janvier 1945, c'est l'évacuation du camp. Par chance, je reste à l'infirmerie. La nuit suivante, bombardement par l'aviation russe, le bâtiment voisin est incendié, nous nous sauvons dans le camp, nos pansements de papier traînent dans la neige. Pendant neuf jours nous sommes entre les lignes russes et allemandes et à l'aube du 27 janvier 1945, les troupes de choc soviétiques nous libèrent.

La Bourgonce, le 13 mars 1998.

A handwritten signature in cursive script, appearing to read 'P. Duvetier', written over a horizontal line.

André Haissat né le 27.11.1923

N° 200.815

Après avoir connu comme nos camarades SCHIRMECK, le transport à DACHAU, nous nous sommes retrouvés dans le convoi du 24 novembre 1944 en partance pour AUSCHWITZ – BIRKENAU dans lequel nous avons souffert particulièrement de la soif.

De là mon groupe est parti pour MONOWITZ à pied. Par chance nous avons été mis en quarantaine, grâce à deux déportés médecins de Strasbourg. Cette position nous évitait provisoirement d'aller au travail, mais ne nous dispensait pas des appels et autres brimades coutumières du camp dont les S.S et leurs suppôts ne se privaient pas.

Par la suite nous avons été affectés à des travaux de terrassement dans l'immense usine de la *Buna* dans des conditions pénibles avec en plus des températures rigoureuses.

Vers le 20 janvier 1944, l'approche des troupes soviétiques précipita notre évacuation.

Chacun reçut un pain pour le trajet dont la durée était aléatoire.

Partis à pied, nous avons échoué dans un des camps de GLEIWITZ pour y passer une nuit.

Le lendemain, sans nourriture, nous étions embarqués dans des wagons tombereaux.

Dans le froid et la neige notre train a circulé environ trois jours. A une ou deux reprises les S.S. nous ont fait décharger les morts ou considérés comme tels pour les empiler en bordure de la voie.

Pour nous désaltérer nous avons dû sucer de la neige.

Finalelement " ce train de la mort " arrivera de nuit au camp de BUCHENWALD.

Les rescapés, hébétés, inconscients, ne connaîtront malheureusement pas tous la libération qui arrivera bien plus tard.

A Senones, le 10 mai 1998.

A handwritten signature in black ink, appearing to be 'P. J. ...', written in a cursive style.

Pierre Litaize
N° 200.659
SENONES

J'ai emprunté le même itinéraire que mes camarades de Senones, par SCHIRMECK, DACHAU, BIRKENAU où nous avons été séparés.

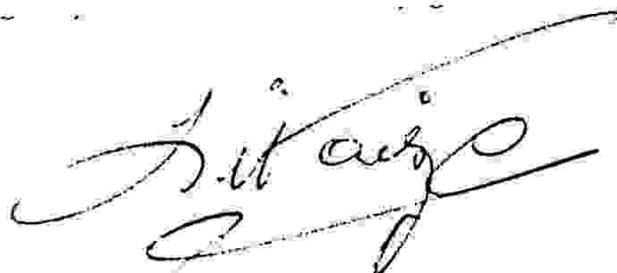
Envoyé dans les mines de JARWOJNO, j'ai connu deux mois plus tard l'exode durant lequel j'ai eu les pieds gelés.

A peine étions nous arrivés à BLECHHAMMER que les S.S. essayaient d'anéantir le camp sous la mitraille, les grenades incendiaires et explosives pour faire tout disparaître avant l'arrivée de nos libérateurs.

Heureusement ils n'eurent pas le temps de terminer leur funeste projet. L'hécatombe n'en était pas moins épouvantable.

Finalement, je m'en suis tiré in extremis, grâce aux services sanitaires soviétiques, évitant la gangrène, mais pas l'ablation de tous mes orteils.

A Saint Léonard (Vosges), le 30 avril 1998.



Michel Scherer
N° 200.896

Je ne peux que confirmer les déclarations de nos camarades sur nos différents transports de SCHIRMECK à DACHAU avec les bombardements de Stuttgart, puis le convoi du 24 novembre 1944 de DACHAU à AUSCHWITZ-BIRKENAU d'où je suis parti à MONOWITZ. Lors de l'évacuation du camp, les malades dont je faisais partie ont été abandonnés sans vêtements à l'infirmerie. C'est là que nous avons appris, par la rumeur, les décès de Charles Thumann, Daniel Planté, Marius Fresse et la liste ne devait malheureusement pas s'arrêter là. Les déportés assez valides s'efforçaient tant bien que mal de ravitailler les autres en prenant des risques, car quelques S.S. n'ayant rien perdu de leur hargne se trouvaient encore au camp.

Le 27 janvier 1945, nous fûmes libérés par les Russes qui nous invitèrent à nous rendre à Cracovie pour être rapatriés.

Ayant récupéré des hardes, nous sommes partis cahin-caha sur les routes enneigées avec toujours la crainte d'un retour des S.S.

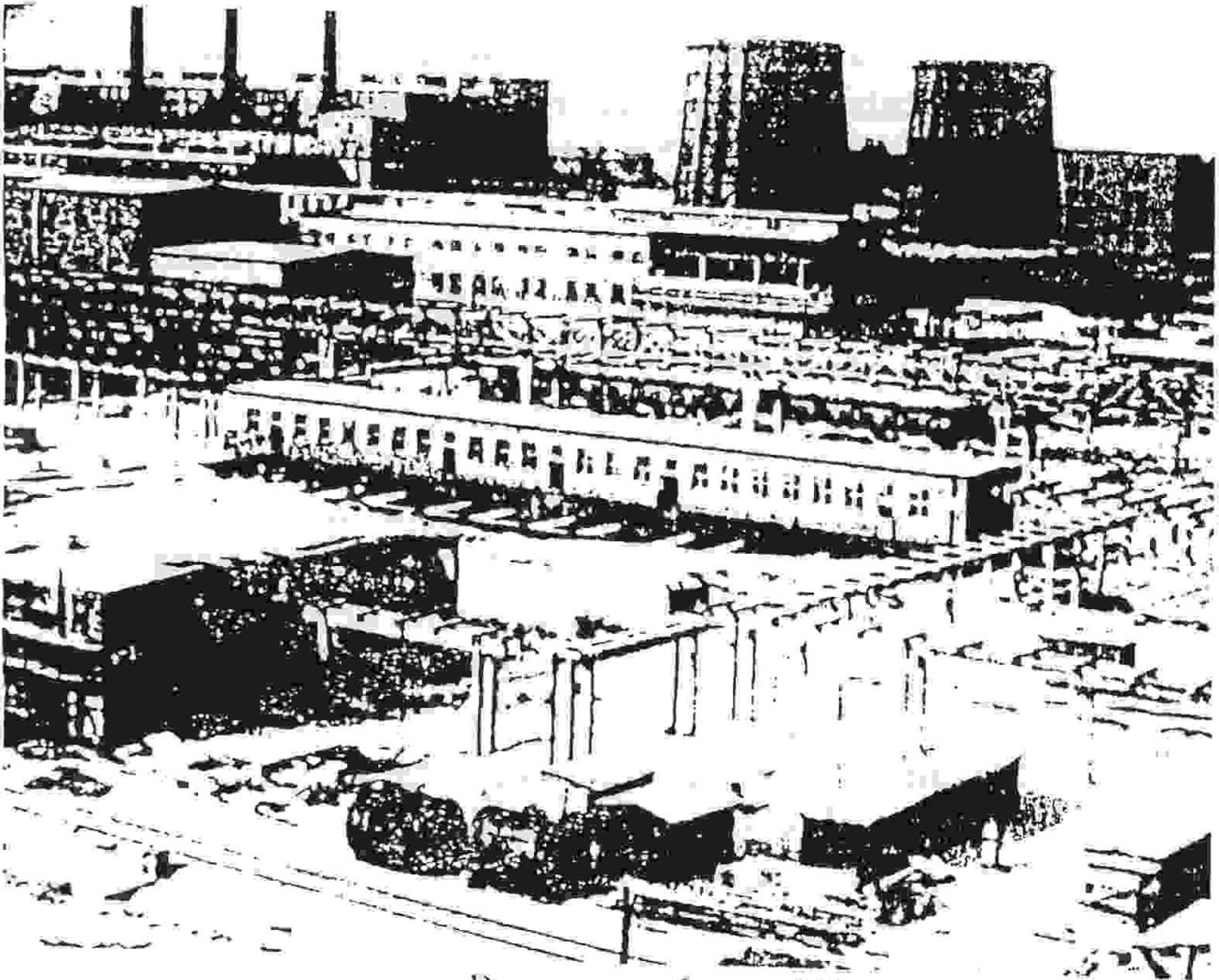
Arrivés à Cracovie après plusieurs jours, à bout de force et dans un état lamentable, nous eûmes la chance de retrouver des amis senonais. Il était grand temps !

Nous faisons triste figure au milieu d'une foule de transplantés dont des prisonniers de guerre ; nous étions devenus des bêtes curieuses avec nos visages émaciés et nos corps squelettiques. Cependant étant une douzaine, nous nous sentions moins fragiles, d'autant plus que dans notre groupe, deux camarades nous remontaient le moral. Heureusement d'ailleurs car beaucoup d'embûches nous attendaient encore.

Remiremont, le 15 juin 1998.



*Bien qu'arrêté à des dates et des lieux assez éloignés:
Marius FRESSE retrouva son frère Fernand à
Monnowitz. Ce dernier succomba dans un train de la
mort.*



Panorama des établissements
Buna – Werke (*monowitz*)
qui exploitaient la main d'œuvre bon
marché
assurée par les détenus.

René Andlauer
N°200220

Arrivé à AUSCHWITZ BIRKENAU le 26 novembre 1944, j'ai vécu difficilement ce transport durant lequel nous avons été tenaillés par la soif, ce qui rendait notre situation très angoissante.

Après les contraintes d'usage à BIRKENAU (désinfection, tatouage, etc....) nous avons été dirigés sur MONOWITZ.

Après notre mise en quarantaine (écourcée), une affectation nous a vite été procurée sur un chantier de terrassement.

Les travaux pénibles que nous avons à exécuter dans des lieux démoralisants, par des températures insoutenables avec des vêtements légers, sous la surveillance de *kapos* hostiles manipulant facilement le *Goumy* et hurlant sans cesse *Arbeit - Loss*, nous amenèrent rapidement dans un état de délabrement incroyable.

Le travail fini, la journée n'en était pas pour autant terminée : il fallait rentrer au camp,

subir des appels pouvant durer des heures, voire une partie de la nuit, suivant les humeurs des S.S.

Avec cette vie infernale, nous nous trouvions dans un état second. C'est ainsi que je me suis retrouvé entièrement nu à l'infirmerie de MONOWITZ où heureusement les troupes soviétiques arrivèrent juste à temps pour nous libérer. Ma faiblesse était telle que je ne me souviens plus comment je suis arrivé à Cracovie avant d'être rapatrié par Odessa.

A Denipaire, le 29 juin 1998.

Levez-vous

Paul Maltempi
N° 200.849

Après avoir passé une vingtaine de jours en cellule au camp de SCHIRMECK, je pris le même convoi que les Senonais pour aller à DACHAU et nous subîmes les deux bombardements de Stuttgart enfermés dans les wagons.

Le 24 novembre 1944 nous sommes partis pour AUSCHWITZ : le voyage s'effectua dans des conditions beaucoup plus pénibles.

Après avoir subi les traitements d'usage à l'arrivée (désinfection, rasage, etc....) nous fûmes dirigés sur BLECKHAMMER, où durant deux mois nous fûmes soumis à des conditions spartiates que l'on ne peut oublier.

Le 21 janvier 1945, les S.S. évacuèrent le camp ; chaque détenu reçut un pain, une ration de margarine et de "miel synthétique".

Nous parcourûmes 180 km à pied pour arriver à GROSS ROSEN ; environ 800 détenus périrent en route.

Je me souviens particulièrement des plus jeunes: Jean Boulangeot de Senones, Roger Kopfferschmitt de Moussesey qui fut abattu.

Jean Creusot de la Petite - Raon, très courageux, malgré une marche héroïque et le soutien de son camarade G. Folmard, succomba en arrivant à GROSS ROSEN.

Après avoir passé quelques jours dans ce camp dans des conditions infernales, nous reprîmes l'exode.

Georges Folmard, épuisé par ces efforts, n'étant plus apte à continuer, m'offrit son pain en insistant, me disant " prends - le, je n'en ai plus besoin ; à toi, il peut encore être utile ! "

Sa route s'arrêtait là, il avait vingt deux ans.....

C'est entassés dans des wagons à bestiaux, où beaucoup d'entre nous succombèrent, que nous arrivâmes à Flossenbourg, le 13 février.

Libéré fin avril 1945 par l'armée Patton, je fus hospitalisé d'urgence à Colmar puis dans différents établissements dont Aix-les-Bains.

Après avoir repris des forces, je pus regagner mon foyer fin octobre 1945.

A Moussey, le 5 juillet 1998.

La Guerre des boutons

Tous les anciens de BLECHHAMMER rencontrés ont tenu à nous rappeler le souvenir de Georges Folmard, ce jeune garçon, faisant partie d'un *kommando* affecté aux travaux de déblaiement après les bombardements alliés.

Un jour il trouva et ramena clandestinement un livre au camp :

La guerre des boutons

Objet interdit, susceptible d'exposer son détenteur à des représailles.

Le soir à la baraque, quand les circonstances le permettaient, il en lisait quelques pages à ses camarades, leur faisant oublier pour quelques moments leurs misérables conditions de vie.

Il avait gagné l'estime de tous.

Sa maman, Marguerite Folmard, ancienne de SCHIRMECK et GAGGENAU,

présidente des déportés de St - Dié, recevra à deux reprises en souvenir,

la " **Guerre des boutons** ",
dédicacée par deux rescapés de
BLECHHAMMER qui n'avaient pas oublié.

Quant à son père, Marcel Folmard, il fut assassiné par la milice le 4 septembre 1944.

■ Et le matricule 178284 ?

De Georges Decarli, de Paris
20ème

Pourquoi le matricule 178284 sur l'écusson de la FNDIRP ?

Permettez qu'après Roger Arnoult en 1981 (PR 499, 500, 501), brièvement je le rappelle.

Avril 1945. Rue Leroux, le docteur Uzan accueille les premiers rescapés des camps. Ils lui racontent ce qu'ils ont vécu et certains évoquent le sacrifice de Chaïm Oschkor, ingénieur roumain, arrêté à Paris, puis déporté. Au camp de Blechhammer, dépendant d'Auschwitz, il avait accepté la fonction de kapo pour venir en aide à ses camarades. Pour avoir pris la défense de deux d'entre eux, il fut pendu.

Que s'était-il passé ?

A l'automne 1944, le camp et les usines de Blechhammer sont bombardés. A la fin d'une alerte, les travailleurs déportés remontent des abris, les fils électriques déchiquetés jonchent le sol. Aubaine inespérée pour des camarades dépourvus de bretelles, ceinture, lacets...

Un dignitaire nazi de passage hurle au sabotage, sort son carnet pour noter les matricules, Oschkor s'interpose, pour la forme gifle les camarades, assure que des sanctions seront infligées.

Les jours passent, l'affaire semble oubliée. Mais deux semaines plus tard, devant l'assemblée des déportés, les camarades en cause et Oschkor sont pendus.

Rendons hommage au docteur Uzan d'avoir honoré Chaïm Oschkor en incorporant ce que l'on pensait être son matricule dans l'écusson que la FNDIRP adopta en octobre 1945...

Il y a quelques années, lors d'une cérémonie à l'Hôtel de Ville de Paris, je constate que la moitié des drapeaux présents ne porte pas le matricule 178284 sur l'écusson. Pour préserver l'esprit d'octobre 1945, je renouvelle ma proposition : que le matricule brodé soit cousu sur l'écusson du drapeau de la FNDIRP.

Ne dit-on point : « Il n'est jamais trop tard pour bien faire » ?

■ **Georges Decarli a bien des raisons de rappeler cette histoire et d'insister sur l'importance du matricule : depuis 1945, il porte le drapeau de la FNDIRP.**

120

Quelques extraits de :

AUSCHWITZ

1940 – 1945

de KAZIMIERZ SMOLEN

Edition

**PANSTWOWE MUZEM W
OSWIECIMIU**

OSWIECIM (AUSCHWITZ)

4 millions d'hommes ont été exterminés dans le *Konzentrationslager* AUSCHWITZ-BIRKENAU' - 4 millions de citoyens de tous les pays occupés par les nazis. Ce chiffre est le résultat des calculs faits après l'inspection du terrain et des installations d'extermination, l'étude des documents du camp D'AUSCHWITZ, l'audition de centaines de prisonniers rescapés et la consultation des experts :

La Commission soviétique extraordinaire pour l'étude des crimes hitlériens a établi qu'au moins 4 millions d'hommes ont péri à AUSCHWITZ.

Le Tribunal Suprême polonais a établi qu'environ 4 millions d'hommes ont péri à AUSCHWITZ.

Le Tribunal International de Guerre à Nüremberg a établi que "plus de 4 millions d'hommes ont péri à AUSCHWITZ"

Les cendres humaines recueillies sur le sol de BIRKENAU sont pieusement conservées dans une urne en mémoire de ces quatre millions de victimes.

CONFISCATION DES BIENS AUX VICTIMES

Tous les bagages emportés par les prisonniers dans le camp, étaient entassés dans les *barraques-magazins* qui dans l'argot du camp s'appelaient "Canada". **Dans trente cinq baraques les prisonniers d'un *Kommando* spécial triaient d'énormes tas de vêtements, objets de valeur, devises etc.** Le chef des S.S. dressait pour le district de Lublin des rapports périodiques dans lesquels il cite la quantité des biens confisqués, devises et valeurs qui sont évalués à 178.745.960 marks.

PIÈCES A CONVICTION

À l'approche de l'armée soviétique les nazis commencèrent à débarrasser hâtivement les dépôts. Ils ne laissèrent que les objets qui, à leur avis, étaient de moindre valeur. Quelques jours avant la libération du camp, les derniers S.S. des détachements en retraite mirent le feu à tous les dépôts.

Dans les six baraques, partiellement atteintes par le feu, qui échappèrent à l'incendie, on a trouvé :

348.820 complets d'hommes
 836.525 vêtements complets
 de femmes
 5.255 paires de chaussures
 38.000 paires de chaussures
 pour hommes
 13.694 tapis,

ainsi qu'un grand nombre de brosses à dents,
 blaireaux, objets de première nécessité.

Ces quantités prodigieuses d'objets qui constituaient à peine un faible pourcentage de tous les biens confisqués, témoignent du nombre de personnes tuées, révèlent les noms des victimes (beaucoup de valises sont signées) et souvent, d'après les inscriptions, on peut établir que parmi les victimes, il y avait des enfants.

GLOSSAIRE

- Block* : Baraque des détenus
- Blockältester* : Détenu responsable du Block et de son effectif.
- Blockführer* : Fonction du S.S. chargé d'un Block
- Effektenkammer* : Magasin de l'habillement
- Etoile Jaune* : Israélites
- Gummi* : Matraque (bout de câble caoutchouté)porté par les S.S. et Kapos pour administrer la Schlague
- Häftling* : Détenus
- Holzshuen* : Semelle de bois à l'empeigne fragile en tissu vert.
- Kapo* : Détenu responsable d'un Kommando de travail ou qui dirige un service.

Kommando : désigne une équipe de travail ou un service du camp

Kommando extérieur : un camp annexe dépendant d'un grand camp

Lagerrältester : Détenu ayant la responsabilité de la gestion du camp

Lagerkommandant : Commandant d'un grand camp

Lagerführer : Officier ou sous-officier chef de camp.

SS Rottenführer : Soldat 1^{ère} classe gefreiter

SS Unterscharführer : Unteroffizier caporal

SS Schartfürer : Unterfeldwebel caporal chef.

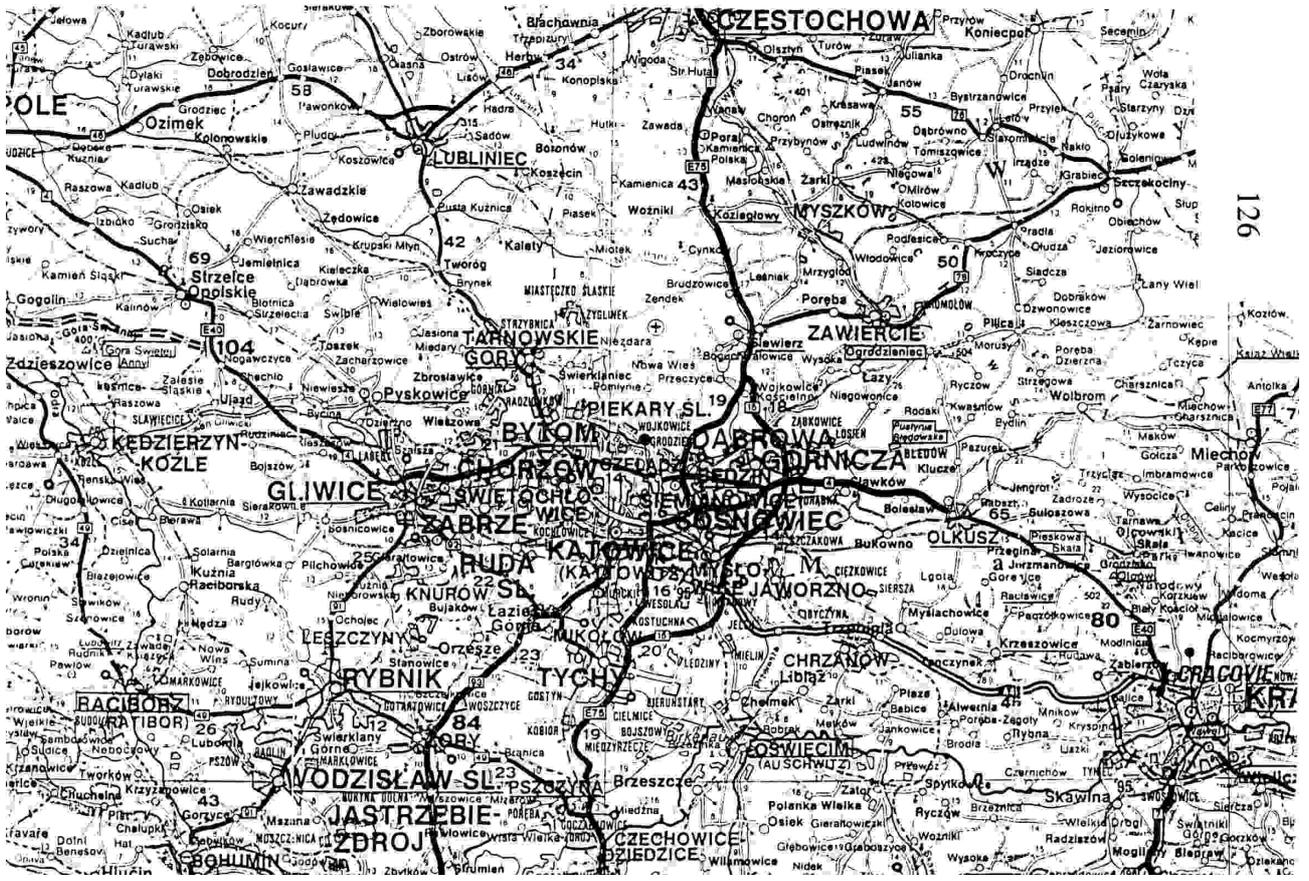
SS Oberscharführer : Feldwebel sergent.

SS Hauptscharführer : Oberfeldwebel adjudant

Triangle Rouge F: Résistant & patriote Français

Triangle Vert: Droit commun Allemand

Triangle Noir : Asocial



Mémorial élevée à l'emplacement de l'un des anciens camps de **GLIWICE** (Pologne).

EN HOMMAGE
AUX VICTIMES DE LA
BARBARIE FASCISTE
POUR LES GENERATIONS FUTURES
LES HABITANTS DE GLIWICE

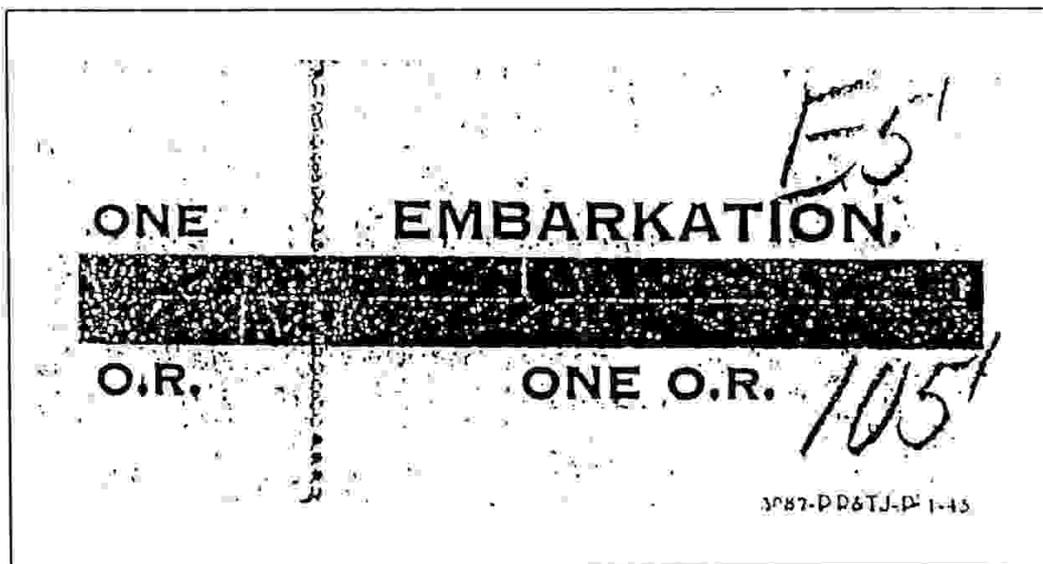
Photo prise le 02.12.1998 par Mr Janusz **KOSALKA**
Directeur de Lycée Technique que nous remercions.



Table

2	Photos de quelques mémoriaux pour rappeler les déportations dans les Vallées du Rabodeau et de la Valdange.
6	Préface et avant propos.
11	La déportation.
13	Sur les routes de l'Holocauste
17	BIRKENAU – Raymond LOURE seul au comité d'accueil.
22	AUSCHWITZ – BIRKENAU.
28	GLEIWITZ IV.
36	Une aubaine – un vieux pot de chambre comme gamelle.
40	Le tueur.
43	La vie courante.
49	Au son de l'accordéon.
51	La nuit de Noël.
53	La pâtée de volailles.
54	Les tinettes de nuit.
59	La neige, le froid –20 –30°.
62	Même les P.G Russes avaient pitié de nous.
64	GLEIWITZ IV – L'infirmerie incendiée – ses occupants abattus.
66	La solidarité des Vosgiens.
68	L'évacuation du camp de GLEIWITZ.
68	BLECHHAMMER, nos derniers barbelés.
74	Pour une pomme de terre.
75	Depuis les miradors les S.S nous mitraillent et lancent des grenades
78	BLECHHAMMER, l'infirmerie.
81	Sauvés par l'armée Soviétique.
90	Les retrouvailles.
93	Dans un tender de locomotive.
96-97	Visite du représentant de De GAULLE et de Ylia EHRENBORG.
98	Le retour par ODESSA – MARSEILLE.
102-116	Témoignages de camarades en corroboration des récits précédents.

Billet d'embarcation
 ODESSA - MARSEILLE
 Avec escale à ISTAMBOUL



Références photographiques
 des camps:

-K.L Auschwitz
 -KRAJOWA AGENCIA
 -WYDAWNICZA -WARSAWA

Photos mémoriaux :

-Alban PHILIPPE

Diffusion à titre gracieux

Additif : Août 1999

Jusqu'à ce jour nos recherches pour trouver les traces du camp de Gleiwitz IV étaient restées vaines.

Notre ami Stanislas Piertzak, lors d'un récent séjour en Pologne, a retrouvé avec bien des difficultés l'emplacement des camps de Gliwice où sont élevées des stèles qu'il a photographiées.

Nous remercions chaleureusement l'ami Stanis pour sa démarche spontanée, amicale et désintéressée ainsi que pour la traduction du texte figurant sur la stèle qui confirme nos récits des pages 64 et 65 et nous apprend l'affectation à un atelier d'une grande partie des détenus à l'exclusion des Français

Na tych terenach mieściła się 75a obozu koncentracyjnego w Oświęcimiu pod nazwą „Kampolager Gleiwitz II”.

Oboz ten liczył przeważnie nie więcej niż 600 więźniów, którzy pracowali przy rozładunku kamienia i przy naprawie i przerobkach samochodów na tak zwany holczaj. Oboz istniał od 31 lipca 1944 do 19 stycznia 1945.

Warunki, w jakich żyli i pracowali więźniowie, doprowadziły większość z nich do ekstremalnego wyczerpania i śmierci. Podczas przeprowadzanych selekcji około 200 więźniów wywieziono do oświęcimskich komór gazowych.

W nocy z 18 na 19 stycznia 1945 roku około 320 więźniów ewakuowano do Ełckiej Stacji. Wśród nich było 60 chorych więźniów, którzy zmarli w trakcie, który podpalono. 2 więźniów zostało.

Traduction

A cet emplacement se trouvait une annexe du camp de concentration d'Auschwitz nommée NEBENLAGER GLEIWITZ IV.

Dans ce camp six cents détenus travaillaient à la reconstruction des casernes, à la réparation des véhicules et à leur adaptation au gazogène ;

Le camp a fonctionné du 31 juillet ¹⁹⁴⁴ au 19 janvier 1945. Les conditions de vie et de travail étaient telles que la majorité d'entre eux mouraient d'épuisement.

Lors des tris, environ deux cents détenus furent emmenés à Auschwitz et conduits aux fours crématoires.

Dans la nuit du 18 au 19 janvier 1945, environ trois cent trente détenus furent évacués sur Blachownia Slazka (Blehhammer). Soixante déportés malades ne furent pas évacués mais enfermés dans une baraque qui fut incendiée. Deux d'entre eux seulement survécurent.